

MONTREAL, LE SAMEDI 20 JUILLET 1985

LES PROFESSIONNELS DE LA VISION
GREICHE ET SCAFF
OPTOMETRISTES
28 SUCCURSALES 336-5330

LA QUESTION ALLEMANDE



LE LASER: AMI OU ENNEMI?

Employé en médecine depuis 1960, ce n'est que récemment que le champ d'action du laser a été étendu. Aujourd'hui, il est utilisé en neurochirurgie et en ophtalmologie et permet de couper une épaisseur 80 fois plus petite que le diamètre d'un cheveu.

BAGARRE SUR LA RIVIÈRE ROUGE

Soixante-douze chauffeurs de la Société de transport de Laval ont descendu la redoutable rivière Rouge en canot pneumatique. François Fournier les a suivis et a rapporté de saisissantes photographies de la bagarre qu'ils ont livrée sur une distance de 21 milles.

DES TRANSSEXUELS SANS LEUR MASQUE

Devant l'espoir d'en finir avec leur double identité, de plus en plus de transsexuels enlèvent leur masque. Ambition légitime ou fantasme contre-nature? Voilà le sujet que développe Madeleine Roy, dans le cadre de notre Concours de journalisme 85.



VICTOR HUGO

C'EST PLUS QUE "LES MISÉRABLES"...

VICTOR HUGO ET NOUVELLES FRONTIÈRES VOUS INVITENT À PARIS PENDANT SON CENTENAIRE.

60\$

du 4 juillet au 4 septembre

INCLUS
AVION MONTREAL-PARIS A/R
VALIDITÉ MAX. PERMISE 7-11 JOURS
6 NUITS/HÔTEL À PARIS 2 ÉTOILES BASE DOUBLE
UNE ENTRÉE À UNE EXPOSITION DE
VICTOR HUGO ET LE T-SHIRT
"HUGO C'EST GÉANT"
EN SUS, TAXE D'AÉROPORT \$15.00
AJOUTER \$50.00 SUR LES DÉPARTS DE QUÉBEC

LA NOUVELLE FAÇON DE VOYAGER

nouvelles frontières



1130, boul. de Maisonneuve a. 288 4800
800, boul. de Maisonneuve e. 842 1450
sans frais de l'extérieur: 1-800-361-2133

LES PHOTOS DE la presse

Robert Mailloux



**Sous le
soleil,
exactement...**

Invariablement, lorsque les beaux jours reviennent, un photographe de presse est appelé à faire des « scènes de chaleur »... pour utiliser le jargon du métier. Dans ce domaine, comme dans celui des vins, les bonnes années alternent avec les médiocres. Le présent été, par exemple, serait plutôt propice aux photos genre « printemps éternel » ou « automne égaré ». Pour ceux qui l'auraient oublié, en 1975 ce fut très différent: beau et chaud presque tout le temps, surtout durant les deux semaines des vacances de la construction. On ne parlait plus de vague mais de raz-de-marée de chaleur. Il suffisait de circuler un peu partout à Montréal pour voir les citoyens rivaliser d'ingéniosité pour combattre la canicule. C'est ainsi que je fis la rencontre de ma belle inconnue sur l'agora de la Place Ville-Marie. Accablée par la

chaleur, elle formait avec les dalles un jeu de lignes et de formes très « design ». Je volai cette photo sans qu'elle s'en aperçoive. Quelle dut être sa surprise de se retrouver le lendemain en première page de LA PRESSE!

Fiche technique

Appareil: Nikon F
Objectif: 135 mm
Exposition: 1/500^e à F/11
Pellicule: Trix-X (400 ASA)

LA QUESTION ALLEMANDE



RFA et RDA, deux points de vue inconciliables

L'écrivain français François Mauriac a dit un jour qu'il aimait tellement l'Allemagne qu'il était très heureux qu'il y en ait deux. Pour le voyageur occidental, qui longe du côté de la République fédérale d'Allemagne l'infranchissable frontière fortifiée qui divise l'Allemagne en deux États, la phrase de Mauriac prend une toute autre coloration. Notre voyageur rencontre ici et là, au cours de son périple, des panneaux aux couleurs nationales sur lesquels une petite phrase lourde de conséquences est écrite: «De l'autre côté aussi ce sont des Allemands.»

Ces panneaux, placés au vu et au su de tous par les autorités de la RFA, sont là pour rappeler aux Allemands qui pourraient oublier et aux jeunes généra-



Gilles Toupin

du 23 mai 1949 (la Constitution de la RFA), les habitants de la RDA possèdent la nationalité allemande au même titre que les habitants de la République fédérale. (Concrètement, cela signifie, par exemple, qu'un citoyen de la République démocratique en voyage en Tchécoslovaquie peut obtenir sans aucune difficulté dans un consulat de la RFA un passeport de la République fédérale.) Et d'après le préambule de cette même Loi fondamentale, préambule qui est partie intégrante de la constitution, «Le peuple allemand dans son ensemble disposant librement de lui-même, reste convié à parachever l'unité et la liberté de l'Allemagne».

Évidemment, les autorités de la RDA ne l'entendent pas de cette oreille. Le chef de l'État Erich Honecker et les dirigeants du SED (Sozialistische Einheitspartei Deutschlands ou Parti socialiste unifié), ne veulent pas entendre parler de relations à caractère spécial entre les deux États allemands. D'après eux, rien ne distingue les rapports avec la République fédérale des rapports diplomatiques avec n'importe quel autre pays.

La RDA s'est même distancée de l'idée d'une nation allemande commune. Alors que dans sa constitution de 1968 elle se dénomme encore «État socialiste de la nation allemande» et s'y assigne comme objectif «le rapprochement progressif des deux États allemands jusqu'à leur réunification», la constitution de 1974 ne fait plus référence au maintien de la nation allemande; selon la doctrine officielle, deux nations totalement distinctes se sont constituées dans les deux États allemands.

Une question qui ne cesse de se poser

C'est donc qu'encore aujourd'hui, en 1985, quarante ans après la défaite des armées d'Hitler, la question allemande ne cesse de se poser. Elle se pose pour nous non seulement en tant qu'élément de compréhension de la politique intérieure allemande mais aussi et surtout en tant qu'élément central des tensions Est-Ouest. L'histoire récente, notamment la question des euro-missiles et la visite contremandée de M. Honecker en RFA, démontre que la qualité des relations intra-allemandes est proportionnelle à la qualité des relations entre les deux grands blocs.

tions qui n'ont jamais connu ce qu'était le Vaterland («Père-patrie») d'avant 1945 que la question nationale, même si elle a été un peu perdue de vue par l'opinion mondiale, n'est pas encore résolue.

Cette phrase rappelle aussi une réalité douloureuse, celle des points de vue présentement inconciliables de la République fédérale d'Allemagne (RFA) et de la République démocratique allemande (RDA) sur cette question nationale.

Une seule nation

La RFA maintient que les Allemands, à l'Est comme à l'Ouest, forment une seule et unique nation. Cette conception est fondée sur des raisons évidentes. Près de 40 p. cent des citoyens de la République fédérale ont des parents ou des amis en RDA; des dirigeants de la RDA sont nés sur le territoire de l'actuelle République fédérale. Un tel degré d'interpénétration sur le plan humain et personnel ne se rencontre pas entre nations étrangères. Mais plus encore, les habitants de la RFA et de la RDA ont toujours le sentiment d'appartenir à une seule nation, la nation allemande, unis par une langue et une histoire propres ainsi que par beaucoup de points communs qui ne se laissent pas effacer du jour au lendemain. Il n'est donc pas question pour la RFA de reconnaître la RDA comme pays étranger.

D'après la Loi fondamentale



Bien plus qu'une question de puissance ou de territoire, la question allemande est pour les Allemands de l'Ouest une question de liberté et de libre circulation. Car il ne faut pas oublier, a dit récemment le ministre fédéral des Relations intra-allemandes, M. Heinrich Windelen, que la RFA vit, «grâce à la liberté, du bon côté du destin allemand de l'après-guerre».

Au centre de cette séparation que l'Europe connaît depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale, séparation perçue par ses habitants comme le théâtre privilégié d'un possible affrontement Est-Ouest, l'Allemagne de l'Ouest a toujours insisté sur l'exigence fondamentale de surmonter la division par la voix pacifique.

Mais le dilemme est de taille puisque pour préserver cette paix, disent certains, il faut re-

connaître la réalité actuelle de la division. Pour beaucoup d'Allemands de l'Ouest cependant, il n'est pas question de reconnaître la situation actuelle des peuples à l'Est car cette situation n'est pas choisie par ces hommes. Le ministre Windelen a encore une fois exposé clairement cette idée. Parlant de l'Allemagne de l'Est il dit: «Il est indiscutable que ce peuple n'a pas pu s'exprimer jusqu'à présent sur le choix de son futur type d'État. Il ne fait aucun doute que ce peuple refuse la forme actuelle de la division étatique et sociale, c'est-à-dire l'appartenance à deux systèmes mondiaux antagonistes. Il veut — en un mot — la liberté. Cette réalité est la base politique et morale du problème allemand franchement posé. Mais, au contraire de certains qui craignent que cette franchise ne rende précaires l'équilibre et

la sécurité en Europe, nous affirmons que c'est le refus du droit à l'autodétermination qui menace la paix entre les peuples européens».

Cette profession de foi en la liberté peut sembler creuser le fossé entre d'une part une Allemagne fondée sur les principes de la démocratie parlementaire et les droits de l'homme et, d'autre part, une Allemagne érigée sur une «démocratisation» concevable, selon le léninisme, que sous l'angle du collectivisme.

Des aménagements

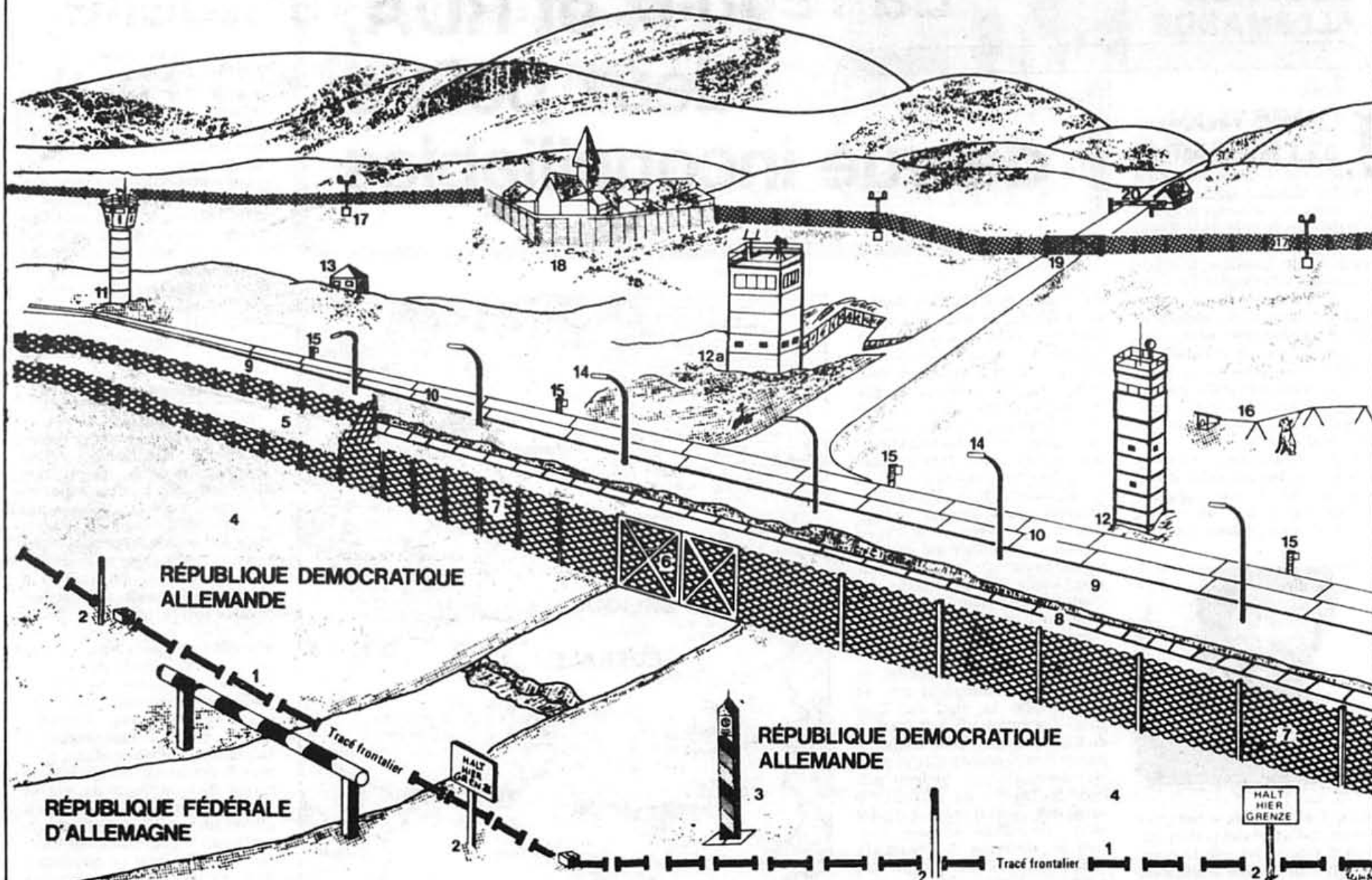
Pourtant, bien des aménagements ont été possibles même sous cette contrainte des alliances respectives des deux États allemands avec des blocs diamétralement opposés. Prenons, par exemple, la question de la sécurité. Le déploiement des euro-missiles américains en territoire de la RFA est du domaine de la question allemande. Le gouvernement fédéral, en optant clairement pour le déploiement des Pershing et des Cruise, optait pour la sécurité de la République fédérale allemande au sein de l'Alliance Atlantique au détriment des rapports interallemands. Mais en contrepartie, la République démocratique allemande demandait à l'été 1983 un crédit d'un milliard de marks que lui accordaient des banques allemandes de l'Ouest et que garantissait le gouvernement fédéral. La RFA, tout en sauvegardant systématiquement ses intérêts sur le plan de la sécurité et de l'Alliance, démontrait qu'elle était prête à coopérer avec la RDA.

C'est que les relations entre les deux États se sont transformées considérablement depuis la guerre. Trois phases les caractérisent.

■ Jusqu'en 1961, le besoin d'unité s'est formulé sur le mode pacifique. Les Alliés espéraient installer la formation du nouvel État allemand dans l'orbite des démocraties occidentales. En 1952, Staline proposait la création d'un gouvernement panallemand sur la base de la neutralité armée (sous-entendre une Allemagne ouverte à l'extension de la zone d'influence soviétique). De leur côté, les Occidentaux exigeaient comme point de départ la tenue d'élections libres dans toute l'Allemagne. Les points de vue furent irréductibles et le 13 août 1961, le mur de Berlin fit entrer l'Allemagne en état de choc.

■ Il fallut des années à la RFA pour reconsolidier et réorienter sa politique vis-à-vis de la RDA. De 1961 à 1970, la RFA chercha, en laissant de côté la RDA, à insérer la question allemande dans le dialogue Est-Ouest. Ce fut l'époque de la doctrine Hallstein qui refusait de reconnaître la RDA en tant qu'État. Sachant

Organisation des obstacles à la frontière de la RDA



Explication:

- 1 Tracé frontalier avec bornes-frontières
- 2 Panneau ou poteau-frontière immédiatement avant le tracé frontalier
- 3 Poteau-frontière de la RDA (noir, rouge, jaune portant l'emblème de la RDA, d'une hauteur de 1,80 m environ)

- 4 Bande de contrôle (déboisée et aplanie) d'une largeur pouvant aller jusqu'à 100 m
- 5 Double clôture de grillage métallique (environ 2,40 m) de part et d'autre d'un champ de mines
- 6 Passage dans la clôture de grillage métallique

- 7 Simple clôture de grillage métallique (environ 3,20 m)
- 8 Fossé barrant le passage aux véhicules (garni de plaques de béton)
- 9 Bande de contrôle de 6 m, destinée à détecter toute trace de pas
- 10 Chemin carrossable

- 11 Mirador en béton
- 12 Mirador en béton (carré)
- 12a Mirador de commandement en béton (4 x 4 m)
- 13 Abri d'observation en béton
- 14 Lampadaires
- 15 Poteau de raccordement au réseau téléphonique enterré

- 16 Guide-laisse de chiens policiers
- 17 Barrière avec dispositifs de signaux électriques et acoustiques. En partie double clôture de grillage métallique avec des chiens
- 18 Mur en béton / écran pare-vue (environ 3,30 m)
- 19 Passage dans la barrière
- 20 Point de contrôle

fort bien que la clef de l'unité allemande était entre les mains de l'URSS et que cette dernière n'était nullement disposée à faire cette unité selon le point de vue occidental, la RFA a essayé de faire des partenaires de l'URSS à l'Est ses interlocuteurs. Mais l'emprise de l'URSS sur les autres États membres du Pacte de Varsovie était telle que la RFA minait tous ses leviers politiques face à la RDA.

■ Les doctrines s'épuisent. Il fallait donc établir un dialogue global entre l'Est et l'Ouest mais non sur la base de la doctrine Hallstein. Et pour qu'une telle normalisation soit possible, il fallait que la RFA reconnaisse l'existence de l'autre État allemand. Cette nouvelle politique, l'Ostpolitik du gouvernement Brandt, est traduite par des traités en bonne et due forme: traités de Moscou le 12 août 1970 et

traité de Varsovie le 7 décembre 1970, traité sur les fondements des relations entre les deux États allemands le 21 décembre 1972 et traité de Prague le 11 décembre 1973; entre-temps, le 3 septembre 1971, les accords quadripartites sur Berlin sont signés. Le traité du 21 décembre 1972 avec la RDA («Traité sur les fondements des relations entre la République fédérale d'Allemagne et la République démocratique allemande») accepte l'existence de l'autre État allemand, donc la permanence de la division de l'Allemagne, même si la réunification demeure théoriquement le but ultime.

Le prix des concessions

Toutes ces concessions de la République fédérale d'Allemagne n'ont pas été sans contrepar-

tie. L'Est a aussi payé son prix pour les obtenir. D'abord, les relations entre les deux États allemands demeurent différentes des relations habituelles entre pays étrangers l'un à l'autre. Ensuite, la situation créée après la guerre n'efface pas l'accord de Londres de 1944 ni les textes de 1945: le quadripartisme n'est pas aboli. La souveraineté de la nation allemande, dans son ensemble, continue à s'incarner dans les personnes du président des États-Unis, du premier ministre britannique, du président de la République française et du chef de l'État soviétique.

À partir donc du milieu des années soixante, les gouvernements fédéraux et l'opinion publique se résignèrent à accepter les conséquences politiques des rapports de force militaires et de la situation générale en matière de sécurité, y compris les

conséquences pour la solution de la question allemande, c'est-à-dire la relégation de cette dernière à un avenir politique lointain. En attendant, la RFA se contente d'exploiter un *modus vivendi* politique pour rendre au moins les conséquences de la division plus supportables sur le plan humain et donner ainsi aux compatriotes en RDA le sentiment qu'ils ne sont pas abandonnés. C'est ce qu'on appelle en RFA «la culture du lien de l'unité».

Ce «côte à côte organisé» a donné naissance pour la première fois non seulement à des conversations interallemandes au niveau gouvernemental mais aussi à l'amélioration de la circulation en transit entre les deux Allemagnes, à un traité (26 mai 1972) sur les questions de circulation qui prévoit surtout des allègements pratiques en faveur

du trafic touristique dans les deux sens, à des relations de bon voisinage où l'emploi de la force est proscrit. Peu à peu, plusieurs accords sont passés entre les deux États dont, pour en mentionner quelques-uns, un accord médical, un arrangement concernant les transactions financières non-commerciales, un accord sur la poste et les télé-communications et un accord sur la construction d'une autoroute entre Hambourg et Berlin. En outre, des représentations permanentes (sortes de représentations diplomatiques) sont installées de part et d'autre.

Toutes ces améliorations relativement récentes dans les rapports interallemands, ce «jardinnet d'affinités» comme les nommait un haut responsable de RFA, n'ont pas pour autant ame-



La réunification éventuelle, on y croit en RFA

LA QUESTION ALLEMANDE



Mais compte tenu des rapports de force actuels en Europe, l'espoir d'une réunification allemande, espoir qui est compris par la plupart des dirigeants allemands de l'Ouest comme l'espoir d'aboutir à une unité dans une Europe libre et unifiée, peut apparaître comme une illusion. Pourtant, à Bonn, les dirigeants actuels de la RFA croient dur comme fer que l'idée de la liberté triomphera à l'Est et que l'URSS ne pourra pas subsister de la façon dont elle se présente aujourd'hui. Pour eux, l'URSS déclinera de ses contradictions internes devant l'aspiration de ses peuples à un mieux-être.

La question allemande, on le voit bien, ne saurait être autre chose pour les Occidentaux qui souhaitent la régler que la réalisation de l'autodétermination et de la démocratie non seulement en Allemagne mais dans toute l'Europe de l'Est.



Helmut Kohl, chancelier de l'Allemagne de l'Ouest.

→ nuisé les fondements des divergences qui séparent les deux Allemagnes.

Le chef de la RDA, M. Honecker, maintient toujours, aujourd'hui en 1985, quatre grandes revendications :

■ La transformation des représentations permanentes en ambassades.

■ La reconnaissance de la nationalité propre pour les ressortissants de RDA, c'est-à-dire que la RFA ne reconnaisse plus les habitants de RDA comme des nationaux.

■ La reconnaissance du tracé de la frontière de l'Elbe sur la base des critères internationaux (c'est-à-dire le milieu du fleuve et non la ligne fixée en 1945 par les Russes et les Américains au nord-est de la rivière).

■ La dissolution de l'organisme en RFA qui fait la comptabilité des crimes commis contre les droits de l'homme en RDA.

Outre ces irritants interallemands, la question allemande suscite aussi des craintes européennes. L'idée que la RFA est soumise à la tentation de vouloir obtenir un certain rapprochement entre les deux États allemands en sacrifiant leur ancrage dans l'Alliance Atlantique et dans l'Europe est répandue chez certains alliés européens. De plus, une réunification nationale dans un seul État de quatre-vingt millions d'habitants susciterait dans les conditions actuelles un sentiment de peur et d'insécurité chez tous les partenaires européens à l'Ouest et chez tous les voisins à l'Est.

« La délimitation la plus fortifiée, la plus hermétique, mais aussi la plus sanglante »

À quelques kilomètres de la ville hanséatique de Lubeck, l'Elbe suit son cours dans une campagne verdoyante et ensoleillée. Nous sommes à la fin mai. La Basse-Saxe est la région agricole la plus importante de la RFA avec ses cultures de céréales, de betteraves à sucre, de maïs et de pommes de terre. Les pâturages généreux y favorisent l'élevage. C'est une campagne idyllique et luxuriante que vient troubler par son étrange aspect une interminable clôture de fer qui court de l'autre côté de l'Elbe.

C'est la frontière mise en place à partir de 1961 pour, affirmait la RDA à l'époque, empêcher les espions et agitateurs occidentaux de pénétrer dans l'Allemagne socialiste. Depuis lors, l'Allemagne de l'Est a dû reconnaître que le mur de Berlin a été construit pour empêcher les passages d'Est en Ouest. « Cette frontière, écrit le spécialiste français des questions allemandes Alfred Grosser, a ainsi une double originalité : elle ne constitue pas la ligne de séparation entre deux États pleinement étrangers l'un à l'autre, tout en étant sans doute la délimitation la plus fortifiée, la plus hermétique, la plus sanglante aussi à exister sur le continent européen, sinon dans le monde. »

Le lieutenant-colonel de la Bundesgrenzschutz (le Service

de protection des frontières de l'Allemagne de l'Ouest — BDS) qui accueille les journalistes sur les bords du fleuve, parle des quatre fuyards qui sont parvenus à franchir le fleuve à la nage la semaine dernière. « Deux d'entre eux étaient des soldats de la RDA, dit-il. Ils ont réussi à passer grâce à des échelles de corde et à une bonne condition physique... »

Un nombre difficile à évaluer

Beaucoup de ressortissants de la RDA tentent de passer en RFA chaque année. Il est cependant difficile d'évaluer leur nombre avec précision. Au cours des années 70, dans la seule région de la Basse-Saxe, on comptait en moyenne 180 fuites réussies par année. Depuis, la RFA a perfectionné son système de dissuasion à un point tel qu'on n'enregistre pas plus d'une vingtaine de fuites réussies chaque année. « Seulement depuis le début de l'année, de dire le lieutenant-colonel de la BDS, nous avons été témoins de six arrestations. Nous détectons environ 400 tentatives de fuite chaque année. Et nous comptons seulement celles que nous visualisons. »

La frontière qui sépare les deux États allemands est longue de 1 399 kilomètres. 550 km passent en Basse-Saxe dont 95 km sur l'Elbe. C'est la zone fronta-

lière la plus compliquée car en 1972 la Commission de la frontière, qui rassemble des représentants des deux États, a fixé physiquement cette frontière, sauf pour les 95 km de l'Elbe. La ligne frontalière est établie sur la ligne de l'ancienne province, soit sur la rive gauche de l'Elbe mais à certains endroits elle passe au milieu du fleuve. La RDA réclame la reconnaissance du droit international qui veut que la frontière s'établisse au milieu d'un fleuve sur toute la région frontalière. La RFA rétorque qu'elle ne considère pas la RDA comme un autre pays et que, dans ce contexte, le droit international ne s'applique pas.

Surveillance étroite

Sur le fleuve, à longueur de journée, les patrouilles des soldats de la RDA croisent la police frontalière de RFA. Les soldats de la RDA ne répondent jamais aux saluts de la BDS. Ils ont pour consigne de s'en tenir à un langage administratif préétabli et seulement pour des circonstances précises. Leur mission est claire : empêcher les fuites par tous les moyens. Ils ont reçu l'ordre de tirer sur les fuyards récalcitrants.

Quitter la RDA sans autorisation est un délit qui est dénommé, au paragraphe 213 du code pénal de la RDA, « Fuite de la République ». Ce délit peut deve-

nir un crime si des circonstances aggravantes l'accompagnent ; par exemple la possession d'armes ou la complicité de militaires.

D'août 1961 à décembre 1983, environ 150 000 personnes ont passé clandestinement cette frontière électrifiée et archi-gardée (de 1949 à la construction du mur, environ deux millions et demi d'habitants de la RDA s'étaient installés à l'Ouest).

Il existe peu de cas où les habitants de la RDA peuvent visiter l'Ouest ou passer définitivement en RFA de façon légale. Dans ces catégories, il y a surtout les personnes ayant atteint l'âge de la retraite (65 ans pour les hommes et 60 ans pour les femmes) qui peuvent systématiquement quitter l'Est — ce que souhaite d'ailleurs la RDA qui est ainsi libérée de ses obligations sociales et financières vis-à-vis d'elles. Il y a aussi les échanges ou rachats de prisonniers politiques qui sont fort coûteux pour la RFA, encore que le montant total payé depuis 1961 pour une trentaine de milliers de libérations ne puisse être connu avec certitude. Cette « traite de personnes » varie, selon les cas et l'importance politique des individus, entre \$10 000 et \$20 000 par personne. La RFA, tous gouvernements successifs confondus, n'a cessé d'accepter de payer au nom de l'amélioration du sort des compatriotes de l'Est.

Quant aux habitants frontaliers de l'Ouest, l'entrée en vigueur du traité du 26 mai 1972 sur les questions de circulation leur a permis de visiter leurs familles à l'Est à raison de trente visites de un jour par an. Ce sont les Cendrillons de l'Ouest. Ils doivent à chaque visite d'un jour revenir en RFA avant minuit. De plus, la bande en bordure de la RDA, un couloir de 30 à 50 km de large, jouit d'un traitement de faveur. De nombreuses mesures d'encouragement permettent ainsi de contrer les effets néfastes d'une ligne de démarcation qui a coupé en deux d'anciens ensembles économiques.

Du côté de la RDA, la situation est moins rose. Les habitants de la zone frontalière, ceux-là qui habitent la bande de 5 km de large, ont sur leur passeport une mention spéciale. Les cafés et les établissements doivent fermer à 22 hres tous les soirs. 30 000 hommes assurent la surveillance contre 15 000 en RFA. Sans compter que les Soviétiques ont en permanence vingt divisions de chars prêtes à intervenir en cas de conflit.

Cette frontière, qui n'en est pas une, est sans aucun doute, depuis la fondation de la République fédérale en 1949, ce qui mine le plus l'interminable discussion sur l'identité allemande.

De chaque côté, on voit le mur différemment

LA
QUESTION
ALLEMANDE



Kreuzberg, tôt le matin. Le quartier le plus défavorisé de Berlin-Ouest s'éveille lentement. Quarante p. cent de sa population est étrangère, principalement turque. C'est là, malgré un programme important de rénovation domiciliaire, que l'on trouve encore le plus grand nombre de façades lacérées et marquées par les éclats d'obus qui ont rasé la ville à 85 p. cent à la fin de la guerre.

De l'autre côté de la Spree, minuscule cours d'eau qui traverse une partie de la ville, le mur et ses miradors s'élèvent dans la grisaille du petit matin. Sur le petit pont gardé, une lent cortège de vieillards s'avance. Ce sont les retraités de l'Est qui ont la permission de venir à l'Ouest quand bon leur semble et qui

profitent de la fraîcheur matinale pour aller glaner dans les boutiques de l'Occident les denrées qu'ils ne trouvent pas chez eux.

Pour les habitants de Berlin-Ouest, le mur est le symbole de la défaite du communisme. Pour ceux de Berlin-Est, il est bien souvent le rempart qui les coupe d'une société de consommation dont ils connaissent tous les attraits depuis que la télévision ouest-allemande a pénétré dans leurs foyers.

Vivre à Berlin-Ouest, dans cette ville aux mains des puissances victorieuses, dans cette ville qui, selon le point de vue juridique, ne fait pas partie intégrante de la République fédérale et où les lois fédérales ne sont pas applicables mais reprises selon une procédure spé-

ciale, c'est connaître le problème psychologique de l'enfermement.

Un problème de viabilité

Entourée par le monde communiste, cernée par 500 000 soldats est-allemands et soviétiques, défendue par quelque 12 000 militaires américains, anglais et français, le problème de la viabilité de Berlin est certes le plus représentatif et le plus épineux de tous les problèmes de la question allemande.

La viabilité de la ville est l'un des soucis premiers de la RFA et de ses alliés occidentaux. Car Berlin-Ouest est une ville qui ne peut se soutenir elle-même. Et si Berlin était mourante, elle ne pourrait poursuivre le rôle qu'elle joue en tant qu'enclave capitaliste au cœur de l'univers communiste.

Si Berlin-Ouest était une maison de pauvres, ses habitants la quitteraient. Berlin-Ouest est donc condamnée à être attrayante et brillante; elle doit attirer des hommes et des femmes intéressants et intéressés à l'essor économique et culturelle de la ville.

Pourtant, depuis la construction du mur le 13 août 1961, la population de Berlin-Ouest diminue. On croit que les deux millions d'habitants actuels se stabiliseront à la fin du siècle à quelque 1,8 million. Présentement, la génération des vieux est sur-représentée alors que les 45-65 ans sont sous-représentés. Dans une quinzaine d'années, malgré une perte de quelque 150 000 habitants, Berlin-Ouest aura une population relativement stable et plus productive que celle d'aujourd'hui.

Ce n'est plus un abcès

Si Berlin-Ouest a été longtemps perçu à l'Est comme un abcès au sein de la chasse-gardée soviétique, il n'en est plus ainsi. Depuis l'accord quadripartite du 3 septembre 1971, qui est entré en vigueur le 3 juin 1972, l'Union soviétique ne conteste plus la légitimité de la présence des Occidentaux à Berlin et elle accepte les liens existant entre la partie occidentale de la ville et la République fédérale, notamment le droit de la Fédération à représenter Berlin (Ouest) à l'extérieur. Même que l'accord quadripartite et les arrangements entre les deux États

routière, ferroviaire et fluviale entre Berlin et l'Allemagne de l'Ouest sur une base juridique solide.

Mais il faut davantage pour assurer à Berlin-Ouest une certaine longévité. Avec un produit national brut (PNB) de 60 milliards de DM (environ \$30 milliards), soit presque la moitié de celui de l'Autriche, l'équivalent de celui du Portugal et le double de celui de l'Irlande, Berlin-Ouest produit 4 p. cent du PNB ouest-allemand avec 3 p. cent de sa population. Ce tour de force économique ne serait évidemment pas possible sans une subvention fédérale annuelle de 15 milliards de DM.

Incitations fiscales

Il ne serait pas possible non plus sans un train d'incitations fiscales et sociales qui rendent la vie à Berlin-Ouest relativement agréable. Les Berlinoises sont en majorité bavarois ou rhénaniens. S'ils sont à Berlin, c'est que l'impôt sur le revenu est réduit de 30 p. cent et que la taxe d'achat pour le producteur berlinois et le client ouest-allemand est également réduite. Les salariés berlinois perçoivent une prime non-imposable de 8 p. cent de

leurs émoulements bruts ainsi qu'un supplément d'allocations familiales. De plus, les jeunes qui s'établissent à Berlin et qui y demeurent jusqu'à l'âge de 27 ans sont exemptés du service militaire.

Avec ses 100 000 étudiants et ses deux universités, Berlin-Ouest est une ville à la mode chez les jeunes. C'est à Berlin-Ouest que sont nés les grands changements sociaux qui ont façonné la société allemande d'après-guerre. Le cœur du mouvement étudiant allemand de 1968 était à Berlin. C'est là également, encore à l'heure actuelle, que l'activité culturelle y est la plus innovatrice de RFA.

Comment expliquer aujourd'hui cette survivance quasi miraculeuse de ce bastion occidental aux allures de vitrine capitaliste isolé en pleine zone soviétique? Considéré par le bloc occidental comme un symbole vital de son entité politique, toute intervention militaire soviétique pour déloger les puissances victorieuses occidentales de la partie ouest de la ville aurait pour conséquence un affrontement majeur.

Mais plus encore, c'est la vulnérabilité de Berlin-Ouest qui la protège contre le bloc communiste. Talon d'Achille de l'Occident, Berlin-Ouest demeure aux yeux des Soviétiques un moyen de pression qu'ils gardent précieusement en réserve. G.T.

Les grandes dates des relations entre les deux Allemagnes

- 8 mai 1945: reddition inconditionnelle de l'Allemagne.
- 5 juin 1945: le Conseil de contrôle allié composé de l'URSS, de la Grande-Bretagne, des États-Unis et de la France devient de facto gouvernement de l'Allemagne.
- 7 juillet au 2 août 1945: signature des accords de Potsdam par Truman, Staline et Attlee qui établissent les principes sur lesquels repose le Conseil de contrôle allié. L'Allemagne est divisée en quatre zones d'occupation nationales, chacune d'elle dirigée par un gouvernement militaire.
- 20 mars 1948: les Russes quittent le Conseil de contrôle allié.
- 31 mai 1948: les États-Unis, la France, la Grande-Bretagne et le Bénélux se mettent d'accord pour créer un État allemand qui comprendrait les trois zones occidentales d'occupation.
- 24 juin 1948: l'Administration militaire soviétique réagit en coupant les liaisons terrestres et fluviales entre Berlin et l'Allemagne de l'Ouest, isolant totalement les secteurs occidentaux de Berlin.
- 12 mai 1949: levée du Blocus.
- 23 mai 1949: proclamation de la République fédérale d'Allemagne. Bonn est choisie comme capitale.
- 24 mai 1949: entrée en vigueur de la Loi fondamentale.
- 7 octobre 1949: proclamation de la République Démocratique Allemande.
- 5 mai 1955: les accords de Paris de 1954 entrent en vigueur et l'Allemagne de l'Ouest recouvre sa souveraineté. Elle devient membre de l'OTAN la même année.
- 13 août 1961: les communistes érigent le mur de Berlin.
- 3 septembre 1971: signature de l'accord quadripartite sur Berlin où les droits et les responsabilités des trois puissances occidentales à l'égard de leurs secteurs sont confirmés.
- 17 décembre 1971: signature par la RFA et la RDA de l'Accord de Transit sur les liaisons avec Berlin.
- 21 décembre 1972: signature à Berlin-Est du Traité fondamental des relations entre les deux États allemands.
- 18 septembre 1973: admission de la RDA et de la RFA aux Nations-unies.

Pour comprendre Berlin

Statut: Berlin-Ouest est un Land de l'Allemagne de l'Ouest et Berlin-Est est la capitale de l'Allemagne de l'Est.

Superficie: avec 883 kilomètres-carrés, Berlin est la plus grande ville allemande. Sa partie occidentale, avec 480 kilomètres-carrés, comprend environ 54,4 p. cent de la superficie totale. L'extension nord-sud de l'ensemble de Berlin est d'environ 38 kilomètres, pour à peu près 45 kilomètres d'est en ouest. Le territoire de la ville est constitué à 40 p. cent d'espaces verts ou de plans d'eau.

Population: au début de la guerre, Berlin comptait 4,3 millions d'habitants. Jusqu'en 1945 sa population retombe à 2,8 millions. Berlin-Ouest compte aujourd'hui 1 890 000 habitants alors que Berlin-Est a une population de 1 146 000.

Berlin est un territoire complètement encastré dans l'Allemagne de l'Est. Après la guerre, la ville fut occupée par les forces britanniques, soviétiques, françaises et américaines. Les trois secteurs occidentaux, connus sous le nom de Berlin-Ouest, couvrent 55 p. cent de Berlin et contiennent les deux tiers de la population du grand Berlin.

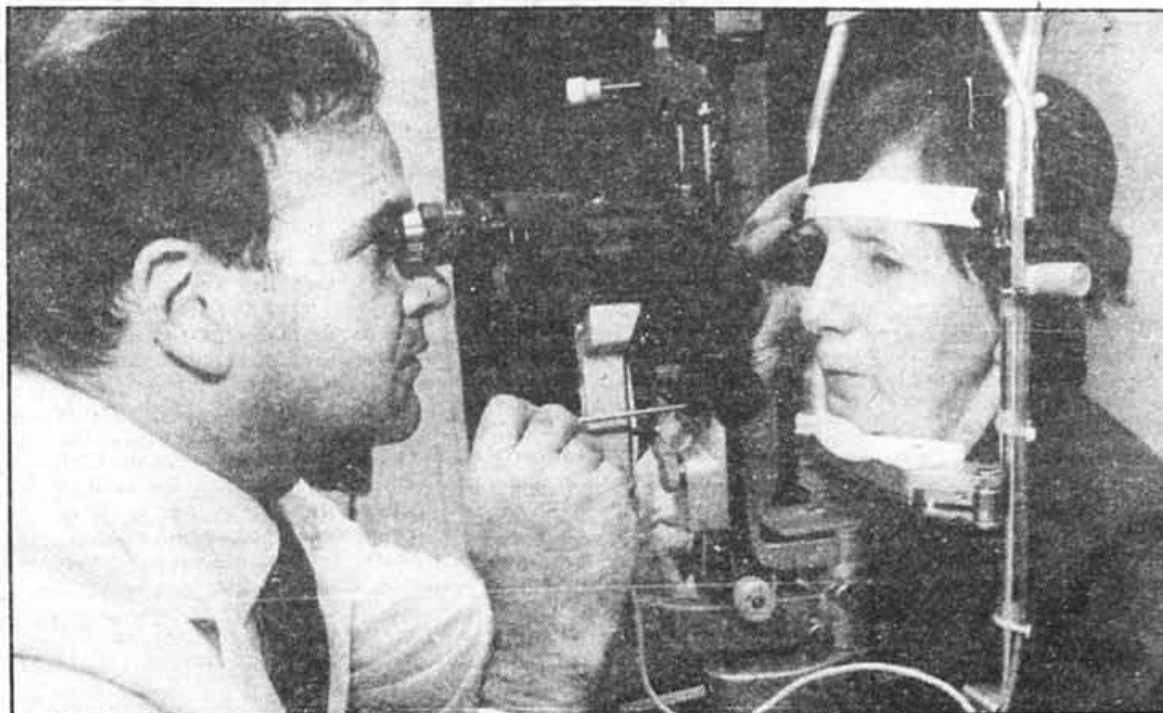
Berlin-Ouest est un Land de la République fédérale d'Allemagne et en même temps une ville. Mais l'autorité suprême demeure entre les mains des trois puissances occidentales. Le gouvernement municipal est formé du maire régnant ou bourgmestre, de 11 membres du Sénat (cabinet) et de la Chambre des députés élue par la population et qui a la responsabilité d'élire le maire et le Sénat.

Berlin-Est est gouvernée par une Assemblée élue par le Parti communiste et par un Conseil de ville choisi par l'Assemblée et dirigé par le maire. En violation de l'entente quadripartite sur Berlin, le secteur soviétique a été inclus dans la République démocratique allemande et choisi comme capitale de la RDA.

Le laser: ami ou ennemi?

Dans la salle d'attente de la clinique externe d'ophtalmologie de l'hôpital Notre-Dame, une patiente attend pour subir un traitement au laser pour un glaucome. Finalement, elle s'installe derrière une machine qui ressemble à un microscope sur-développé, sa tête retenue par un bandeau. « Ne bougez pas et signalez-moi toute douleur que vous ressentez », lui annonce le Dr Gilles Marcil. Après quelques ajustements, le Dr Marcil presse sur un bouton à des intervalles réguliers, une lumière s'allume et transperce les régions d'ombres. Vingt minutes plus tard, c'est terminé, à peine si la patiente se plaint d'une sensation de chaleur.

Le progrès s'est fait rapide-



« Ne bougez pas et signalez-moi toute douleur que vous ressentez », annonce le Dr Gilles Marcil à une patiente.



Carole Roy

ment depuis 1917 alors qu'Albert Einstein spéculait sur la possibilité que dans certaines conditions, des atomes ou des molécules pourraient absorber la lumière ou d'autres sources de radiation et être ensuite stimulées afin de relâcher l'énergie qu'ils ont empruntée. La « Guerre des étoiles » du président Ronald Reagan pourrait jeter un voile de suspicion sur l'utilisation du laser pour le bienfait de l'humanité. Bien que les lasers ne soient qu'une source lumineuse, tout comme l'ampoule électrique, la différence est qu'ils produisent tous une lumière monochromatique dans un rayonnement unidirectionnel. C'est la pureté de la lumière qui permet la concentration des radiations pour arriver à une densité de puissance très élevée. « Si on comparait deux moyens de transport, le laser serait à la lumière « ordinaire » ce que la bicyclette est au Concorde », explique le professeur A. Gundjian de l'Université McGill. Pourtant, on est loin encore d'en avoir épuisé les différentes méthodes d'applications possibles de cette source de lumière quand même assez spéciale.

Médecine

Employé en médecine depuis 1960, ce n'est que récemment que son champ d'action a été étendu. Récemment, des médecins de l'Hôtel-Dieu de Montréal se sont servis du laser pour soulager les personnes atteintes d'un cancer du poumon. On peut traiter le cancer grâce au nouveau rayon laser « yag néodymium », qui pulvérise la partie cancéreuse qui obstrue les voies respiratoires du patient. Il n'est pas encore question de parler de

guérison mais surtout d'éviter l'étouffement.

On a commencé également à utiliser le laser dans le domaine de la neurochirurgie. « Le principal avantage du laser en neurochirurgie, affirme le Dr Elie Ouaknine de l'Hôtel-Dieu, est qu'il peut réduire de beaucoup les hémorragies et qu'il peut coaguler les vaisseaux jusqu'à 2 mm de diamètre. » La faible perte de sang s'est avérée un facteur crucial lorsque le Dr Ouaknine a dû opérer un témoin de Jéhovah pour une tumeur au cerveau, déclarait-il dans une entrevue publiée dans le *Courrier Médical*. « Le patient était dans un état grave et souffrait d'anémie. L'opération fut faite au laser en très peu de temps et aucune transfusion sanguine ne fut nécessaire. » On peut également aujourd'hui, en utilisant la fibre optique, faire passer le laser dans les vaisseaux sanguins et vaporiser les plaques d'artério-sclérose qui les obstruent. « Voilà quelque chose de tout à fait nouveau qui montre bien comment le laser peut être employé de façon originale », ajoute le Dr Ouaknine.

Le laser est utilisé fréquemment en ophtalmologie pour le traitement du glaucome auquel les personnes âgées sont principalement sujettes et pour arrêter les hémorragies de la rétine dont les diabétiques sont souvent victimes. Dans le cas, le laser est surtout employé pour ses effets thermiques.

Les visions d'apocalypse présentées dans les films de science-fiction semblent toutefois avoir laissé des traces chez les

candidats à la chirurgie au laser. « Il y en a qui refusent le traitement parce qu'ils ont peur », mentionne le Dr Gilles Marcil, ophtalmologiste rattaché à l'hôpital Notre-Dame. Presque sans douleurs, le traitement évite pourtant bien des complications comparativement à la chirurgie au scalpel car on traite en clinique externe. Le laser permet aussi une plus grande précision. On peut couper une épaisseur 80 fois plus petite que le diamètre d'un cheveu. On rencontre parfois l'autre extrême, et le Dr Marcil admet que cela lui crée des problèmes. « Les gens pensent parfois que ça fait des miracles », soupire-t-il. Contrairement à ce que certains pensent on ne peut opérer les cataractes de cette façon avec succès. « On peut en couper une partie au laser mais cela ne les fait pas disparaître complètement », souligne-t-il.

Images tri-dimensionnelles

Au musée de l'holographie de New York, on reste surpris devant des pommes qui s'évaporent au toucher. Cette photographie ressemble plus à une sculpture qu'à une simple image. Il s'agit d'un hologramme, image tri-dimensionnelle que l'on obtient en exposant à une lumière de laser réfléctée par un objet un film recouvert d'une émulsion. Si vous êtes détenteur d'une carte de crédit vous avez sans doute remarqué que le coin droit de votre carte s'orne maintenant d'un hologramme afin de décourager les faussaires en rendant la carte plus diffi-

cile à copier. Les « scanners » des caisses enregistreuses des supermarchés qui servent à décoder les codes universels des produits fonctionnent également sur le principe de l'holographie.

L'énergie au service des militaires

C'est à Valcartier, au centre de recherche de l'Armée canadienne que le premier rayon laser à usage commercial a été utilisé. Bien que l'on en ait étudié les applications industrielles en général il est clair pour le Dr Gundjian, du département de génie électrique de McGill, que l'on étudie également les applications militaires du rayon. « Ce n'est plus de la science-fiction mais bien une réalité », dit-il. De quelle façon pense-t-on utiliser le laser dans ce domaine? « On peut penser à des explosifs qui s'orientent à la chaleur émise par un laser au gaz carbonique (co₂) dirigé sur la cible convoitée. Ou encore, on peut localiser des objets avec une précision inouïe avec le laser d'où la possibilité d'équiper des tanks d'une tête chercheuse pour être certain de ne pas rater son coup.

Chose certaine, selon Gundjian, on se porte bien au Québec au niveau de la recherche sur les applications du rayon laser, tant au niveau provincial que fédéral. Il faudra toutefois garder l'œil ouvert pour ne pas dériver dans le virage technologique en continuant d'encourager concrètement les réalisations dans ce domaine, ajoute-t-il.

plus

Éditeur
Roger D. Landry

Coordination
Paul Longpré

Responsable
des chroniques:
Pierre-Paul Gagné

Tél.: (514) 285-7070

Page couverture:
Photothèque LA PRESSE

Mise en page:
Jacques Gagnon
Fernand Marcotte

Collaboration

Philippe Barbaud
Jean Basile
Berthio

Jean-François Doré
Claire Dutrisac

François Fournier
Serge Grenier

Gérard Lambert

Yves Leclerc

Mario Masson

Simone Pluze

Carole Roy

Madeleine Roy

Toronto Michel Labrecque

Vancouver Daniel Raunet

Moncton Achille Michaud

Mexico Francis Pisani

Managua Jacques Lemieux

San Salvador Édith Coron

Washington Jean-F. Lisée

Rome Jean Lapierre

Bruxelles Claude Moniquet

Chypre Robert Pouliot

Tokyo Huguette Laprise

Taiwan Jules Nadeau

Publicité

Responsable
des cahiers spéciaux
Manon Chevalier

Secrétariat
Micheline Perron
Tél.: (514) 285-7319

Une bagarre de 21 milles sur la rivière Rouge



Marc Desgroseillers donne ses instructions avant le départ.

Ce n'était pas encore l'été. Pour changer, soixante-douze chauffeurs de la Société de transport de Laval (STL) avaient décidé de troquer leur instrument de travail, l'autobus, contre le canot pneumatique, le boulevard Saint-Martin contre la redoutable rivière Rouge, cet affluent tumultueux qui s'alimente dans la réserve faunique de Mattawin et qui commence à déborder à la fin d'avril. Une bagarre de 21 milles.

Il est 8 h du matin quand les 72 hommes descendent d'autobus, à L'Ascension. Une trentaine de minutes plus tard, revêtus du costume protecteur — casque de sécurité, combinaison de plongée et gilet de sauvetage —, ils gagnent le petit héliport, chacun armé de sa pagaie d'aluminium.

Le transport en hélicoptère dure à peine plus de dix minutes. Des minutes durant lesquelles des rires nerveux trahissent l'angoisse, n'arrivent pas à dissimuler la peur qui s'est installée chez plusieurs des chauffeurs. Le pilote, Robert Masson, a fait décoller son appareil rapidement, pour redescendre aussi

vite. Le cœur de plusieurs leur a remonté à la gorge. Juste ce qu'il faut pour observer que la majorité n'a même jamais monté en hélicoptère, ni n'a descendu un cours d'eau vive en canot, pneumatique ou autre.

L'hélicoptère parvient enfin à la rivière Rouge. En bas, sur la rive nord-ouest du parc du Mont-Tremblant, on aperçoit, au bord de l'eau, de nombreuses embarcations gonflées. Elles nous attendent.

Avant de monter dans les canots, le chef des guides, Marc Desgroseillers, dispense conseils et directives : règles de sécurité à observer, comment attacher son gilet de sauvetage, ou comment repêcher un équipier tombé par-dessus bord. Pendant ce temps, on entend les premiers rapides, qui grondent, à quelque 1500 pieds des hommes. Vient enfin le temps de monter dans les embarcations.

Un premier écueil

Le canot de tête franchit les premiers obstacles avec une apparence facilitée. Des occupants ont



le sourire, tandis que chez d'autres, les traits sont crispés. Un deuxième canot s'élance dans l'eau écumeuse. Un paquet d'eau se jette dans le canot, qui s'enfonce légèrement. Tout le monde se cramponne solidement, pour ne pas être projeté par-dessus bord. Un autre pneumatique aborde trop par le flanc le premier rapide. L'embarcation devient vite incontrôlable. Un homme glisse à l'eau, dans un courant qui se déchaine, l'entraîne loin, à une vitesse qui étonne. Le canotier réussit à faire flotter ses jambes, pour éviter qu'elles ne heurtent des roches cachées sous l'eau.

Pendant ce temps, l'eau monte dans le canot, les hommes se cramponnent, évitent de chavirer,

et réussissent à en reprendre le contrôle. L'équipier perdu est récupéré au bout d'un moment qui lui semblera une éternité. Les sept canots continuent à dévaler les rapides, les rameurs s'habituent à l'aventure. On entend de grands éclats de rire, des cris. Tout va déjà mieux, la peur s'efface.

Tous ayant franchi les premiers rapides, les bateaux allourdis par l'eau doivent regagner la rive, pour être vidés. Et l'expédition repart.

En haut, les pales du rotor de l'hélicoptère battent l'air avec fracas. Le bruit du moteur se mêle à celui des rapides. Robert Masson survole les canots. Il les accompagnera jusqu'à destination, vingt-et-un milles plus bas. Durant la descente, ces scènes se répéteront souvent.

Quarante secondes pour des photos

Deux maniaques de la photo, dont moi-même, ont longé la rive, en un certain endroit, pour capter des scènes de la bataille des canotiers et des embarcations contre la rivière.

De retour dans l'hélicoptère, le pilote a décollé pour presque aussitôt nous aviser : « Préparez-vous! Nous allons descendre et passer rapidement à une quinzaine de pieds au-dessus des canots. Vous pourrez prendre des photos. »

La descente a été rapide. Nous n'avons eu qu'une quarantaine de secondes pour photographier. Il fallait reprendre de l'altitude au plus tôt, et aborder un virage serré entre l'étroit corridor que formaient à cet endroit les arbres, chaque côté de la rivière.

L'hélicoptère survolera encore plusieurs fois la rivière, dans un sens et dans l'autre, avant de récupérer tout le monde, au bout du périple, pour regagner l'héliport. Il est 16 h. On nous informe qu'un pilote et un appareil Bell 205, comme le nôtre, coûtent \$1 200 l'heure.

Dans les deux autobus qui ramènent les 72 chauffeurs de la STL à Laval, beaucoup dorment, épuisés par le grand air et l'exercice. D'autres racontent cent fois leur expérience à un voisin qui vient de vivre la même chose qu'eux. Quelques-uns jouent aux cartes...



L'hélicoptère est indispensable

Un groupe d'aventuriers arrive à la rivière Rouge.



C'est ce qu'on appelle des eaux tumultueuses.



On récupère un équipier qui avait passé par-dessus bord.

C'est Chris Phelan, coprésident de Nouveau-Monde — une firme québécoise qui organise ces expéditions —, qui a eu le premier l'idée d'exploiter la rivière Rouge pour y pratiquer la descente des rapides.

Avant de descendre la rivière, il fallait d'abord la remonter : il fallait accéder à ce coin perdu situé à la limite nord-ouest du parc du Mont-Tremblant. On ne pouvait remonter l'affluent en canot, pas plus qu'on ne pouvait s'y rendre à pied, pour le simple plaisir de la chose. Il ne restait que la voie des airs.

Chris Phelan utilisa, à ses débuts comme pourvoyeur, un petit hydravion pour transporter les pagayeurs jusqu'au lac Rouge. C'était sans compter avec la nature, souvent rébarbative. Il arrive que la glace du lac Rouge ne fonde ni ne cale avant le début ou même la moitié de mai. Donc, impossible de se poser sur l'eau avant cette période, alors qu'avril et mai constituent la période idéale pour pratiquer la descente des rapides, la rivière étant gorgée davantage qu'à l'approche de l'été. Les résultats n'étaient guère satisfaisants.

On fit donc l'acquisition d'un hélicoptère à réaction, un Bell 205, pouvant transporter jusqu'à 14 canotiers. Tout dépendant de l'importance du groupe, on fait un ou plusieurs voyages. Comme l'héliport a été construit à quel-

que 11 minutes, par air, du point où les canots pneumatiques s'élancent à l'assaut des rapides, le nombre d'allers-retours ne pose aucun problème.

C'est l'appareil qu'utilise maintenant Nouveau-Monde, qui fournit des guides aux canotiers ; ces experts les accompagnent dans les embarcations tout au long de la pratique de ce sport qu'on a baptisé du mot anglais rafting.

Les conditions atmosphériques ne gênent que très rarement le Bell 205, un appareil en mesure de voler en tout temps, sauf par verglas ou par un brouillard trop dense. C'est un type d'hélicoptère qui a fait ses preuves vers la fin des années 60, lorsqu'il fut lancé dans la pénible guerre du Vietnam. On ne compte plus que deux appareils de ce type dans tout l'est du Canada, selon M. Phelan.

Le Bell 205 mesure 57 pieds de long par 9 pieds de large, tandis que la hauteur de sa carlingue atteint 14 pieds. Il a une vitesse de croisière évaluée à 110 noeuds. Cet hélicoptère a une valeur marchande de \$1 million et demi, selon son propriétaire.

En toute sécurité

Mais après l'hélicoptère, le canot pneumatique. Les organisateurs des descentes de rapides insistent avant tout sur la sécurité. Pour eux, le meilleur ami du rameur, c'est le gilet de sauvetage.

Il peut vous garder en surface même dans les eaux les plus tumultueuses. Il est indispensable, si l'on considère la vitesse du torrent, l'abondance de rochers ou des écueils. Il suffit d'une simple collision pour se blesser ou même perdre conscience, de quelques gorgées d'eau pour aggraver le cas, et on se retrouve en pleine tragédie.

On insiste aussi sur le port du casque protecteur, qui permet d'éviter des fractures toujours possibles. La combinaison de plongée est également indispensable. Elle protège contre l'eau, le froid, et permet au corps de rester détendu.

Les sportifs sont toujours accompagnés de spécialistes, qui connaissent les techniques de sauvetage en eau vive, et ils sont aptes à intervenir dans toute situation d'urgence. Un de ces sauveteurs accompagne toujours en kayak une expédition de canots. Entre-temps, l'hélicoptère survole les lieux et le pilote surveille tous les déplacements du haut des airs.

Des guides bien entraînés

Les guides sont soumis à un entraînement sévère qui débute à chaque saison. Il y a beaucoup de ces recrues qui aspirent à devenir guides, sur les rivières tumultueuses du nord québécois.

Selon les responsables de Nouveau-Monde, plusieurs candidats

ne dépassent même pas l'étape de la simple entrevue, d'autres abandonnent d'eux-mêmes, après quelque temps, et repartent tête basse. Rien n'est facile pour eux.

Autrement dit, il faut la vocation. Faut avoir été façonné dans le roc. Ce sont des hommes qui ne craignent rien, surtout pas l'eau, mais qui sont conscients du danger. On les croirait insensibles aux intempéries, on les dit allergiques au travail rangé, dans les bureaux ou ailleurs. Ils préfèrent gonfler un radeau pneumatique, dans la rosée du matin, et plonger dans l'écume blanche de l'eau glacée des rapides.

On enseigne d'abord à ces guides à dispenser les premiers soins lorsque nécessaire. On les familiarise aux techniques de réanimation cardio-pulmonaires. Après de longues sessions de cours théoriques sur la préparation des radeaux et la descente des rivières, on passe à l'action, en eau vive. L'entraînement en milieu est ardu. Le nouveau guide, lorsqu'on le juge apte à entrer dans la bagarre, participera à sa première expédition accompagnée d'un guide plus expérimenté. C'est ce dernier qui jugera si le poulain est prêt à agir seul.

Bref, que l'on soit client ou guide, il faut une sorte de feu sacré pour se lancer à l'assaut des rapides, sur les rivières tumultueuses du nord québécois.

F.F.

De plus en plus de transsexuels enlèvent leur masque

Marcelle, 40 ans, mère adoptive d'un enfant de neuf ans, habite depuis 12 ans avec l'homme qu'elle aime. Grande blonde aux ongles vernis, à la voix grave et au geste affectueux, elle semble ne rien avoir d'exceptionnel. Pourtant, lorsqu'elle raconte sa vie, on reste cloué sur place. Il y a six ans, cette jolie femme était un homme.



Madeleine Roy

Depuis plusieurs années, à Montréal, les spécialistes de la chirurgie esthétique perfectionnent leurs méthodes d'intervention pour répondre à la demande de dizaines d'hommes et de femmes qui demandent un changement de sexe. Augmentation mammaire, ablation des seins, des ovaires, de l'utérus, des testicules ou de la pomme d'Adam, construction de néo-vagins et de néo-pénis, etc.

Devant l'espoir d'en finir avec leur double identité, de plus en plus de transsexuels enlèvent leur masque. Ambition légitime ou fantasme contre-nature? Qui pourrait affirmer qu'il est moralement inadmissible de chercher

à corriger la trajectoire que nous a imposée notre code génétique?

En janvier 1981, deux ans après avoir subi la «grande opération» dans un hôpital de Toronto, Marcelle fondait l'ATQ (Aide aux Transsexuels(les) du Québec), une corporation sans but lucratif dont le principal objectif est de rompre la solitude immense dans laquelle les transsexuels doivent vivre leur différence.

Accident de parcours

Depuis le début des années 70, quelques psychologues, psychiatres et sexologues du Québec étudient le transsexualisme. Jusqu'ici, tous s'entendent pour le définir comme un accident de parcours survenu dans le processus d'identification sexuelle. Quand il s'agit d'en reconnaître la cause, par contre, on y va d'un pas moins assuré.

Gilles Bureau, sexologue, travaille depuis 15 ans avec des transsexuels. «Bien sûr, l'identification sexuelle d'un enfant peut-être affectée par son entourage immédiat mais on commence à croire que la transsexualité pourrait aussi avoir une explication biologique puisque l'on sait maintenant que le cerveau est sexué.

«Il est scientifiquement prouvé chez l'animal que si le processus de sexualisation cérébrale est perturbé, on risque de se retrouver avec un corps et un cerveau qui ne sont pas sexués du même genre.»

En effet, des expériences effectuées aux États-Unis sur des rates et des guenons ont démon-

tré que l'injection d'hormones mâles pendant la période de gestation, inculquait des comportements masculins à la progéniture femelle et que la castration des jeunes mâles leur faisait adopter des comportements féminins. Ces expériences ont aussi permis d'observer que le stress pouvait débalancer la production d'hormones responsables de la sexualisation du cerveau.

Chez l'être humain, ce processus de sexualisation s'étend du septième mois de grossesse au dix-huitième mois après l'accouchement alors que le corps du fœtus est déjà sexué. Si, au cours de cette période, la sécrétion hormonale du bébé est perturbée, l'enfant éprouvera, tôt ou tard, une faiblesse cérébrale de «féminité» ou de «masculinité». À condition, bien entendu, que l'homme réagisse comme l'animal.

«Aucune expérience du genre n'a été tentée sur un humain, explique Pierre Assalian, psychiatre à l'Hôpital Général de Montréal, mais comme par hasard, plusieurs de mes patients transsexuels m'ont avoué que leur mère avait traversé une épreuve difficile au cours de la grossesse.

Le nombre de transsexuels est presque impossible à évaluer. Certaines études parlent d'une personne sur 100 000, d'autres, d'une sur 50 000. À Montréal, depuis une dizaine d'années, quelque 200 opérations ont été effectuées officiellement mais combien se sont faites dans la clandestinité? Combien de transsexuels sont allés à l'étranger chercher ce qu'on leur refusait ici? Combien d'entre eux se cachent? Combien se procurent des hormones sur le marché noir?

Selon Marcelle, présidente de l'ATQ, il n'y aurait pas moins de 300 transsexuels sur l'île de Montréal.

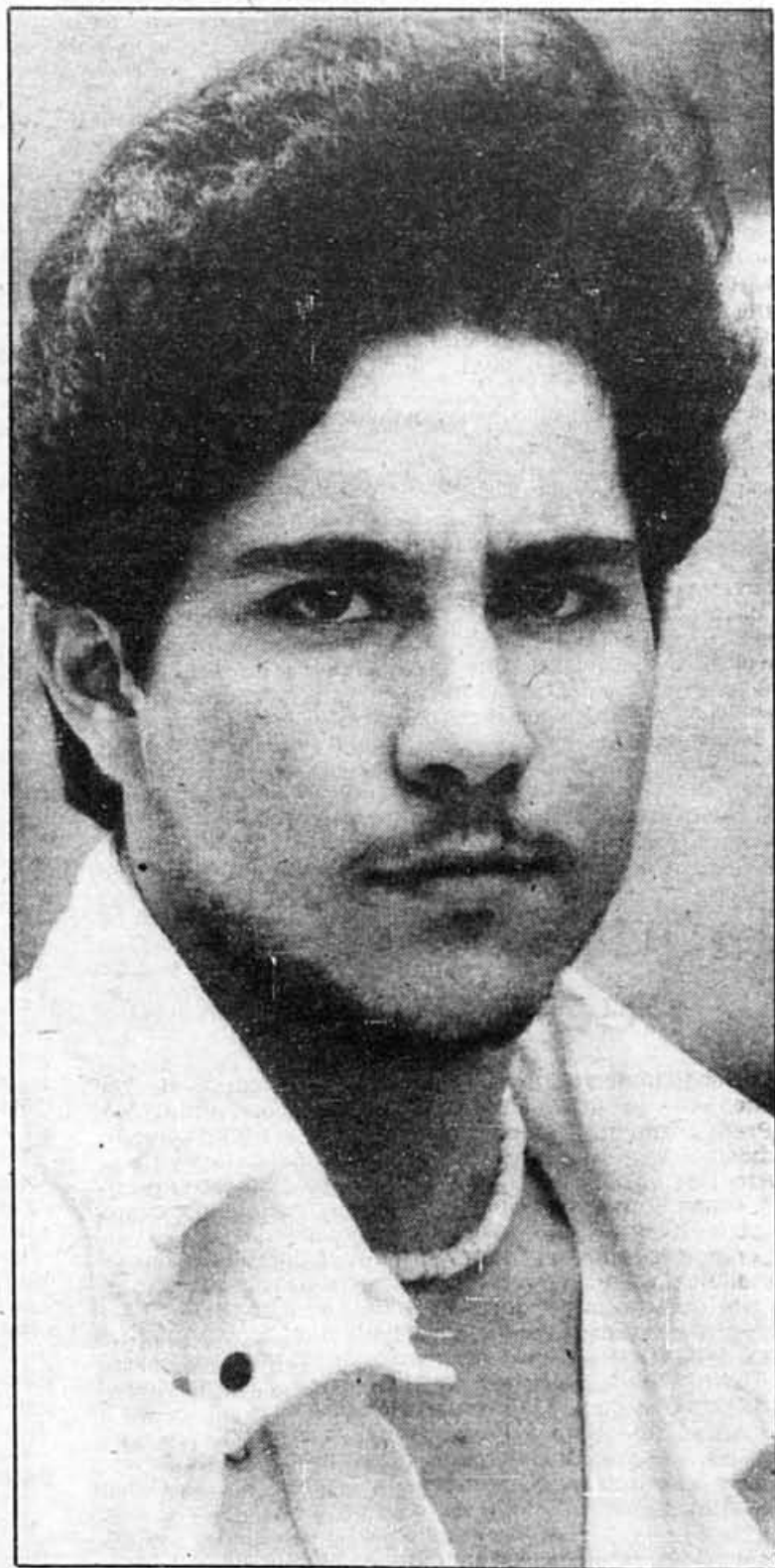
En Angleterre d'abord

L'intérêt du corps médical pour ce type d'intervention ne date pas d'hier. Les premières opérations ont été faites en Angleterre et dans les pays Scandinaves au début des années 40. Peu après, les spécialistes du Maroc et des États-Unis emboîtèrent le pas. Aujourd'hui, seule la France interdit l'ablation des organes reproducteurs dans les cas de transsexualisme.

Au Québec et en Ontario, les chirurgiens et autres professionnels de la santé s'intéressent à la question depuis le début des années 70. En 1974, Harvey Brown,

chirurgien à l'Hôpital Général de Montréal, faisait sa première opération et en 1977-78, l'Hôtel-Dieu de Montréal laissait tomber l'interdit concernant l'ablation des organes reproducteurs. «J'ai commencé à travailler avec des transsexuels en 1970, raconte le

docteur Jacques Papillon, de l'Hôtel-Dieu. J'accomplissais du travail de finition en opérant des gens qui étaient allés se faire castrer à Vancouver ou aux États-Unis. Vers la fin, il m'est arrivé de pratiquer des castrations dans mon bureau sous



Aujourd'hui, au terme de sa métamorphose, Nick semble tout à fait épanoui. C'est un beau bonhomme aux yeux rieurs qui rêve de posséder sa propre compagnie de prêt-à-porter «androgyn». →

Vaginoplastie

Tout d'abord, le pénis et le scrotum sont vidés de leur contenu. L'urètre est coupé et transformé en méat urinaire. Ensuite, une cavité qui tiendra lieu de vagin est créée entre le rectum et la vessie et la peau du pénis y est envoyée à la manière d'un sac qu'on tourne à l'envers. En terminant, le chirurgien fabrique les grandes lèvres de la vulve avec la peau du scrotum et introduit un moule semi-rigide à l'intérieur de la cavité pour éviter qu'elle ne se referme. Toutes ces opérations s'effectuent en moins de trois heures et les résultats en sont habituellement fort satisfaisants.

Après une dizaine de jours passés à l'hôpital, le transsexuel peut regagner son domicile mais pendant trois ou quatre mois, il doit se donner régulièrement des douches vaginales et porter un moule jour et nuit pour garder son vagin ouvert.

Peu à peu, la peau du pénis invaginée se transforme en muqueuse et la cavité s'humidifie. En général, les transsexuels qui ont subi cette opération peuvent avoir des relations sexuelles normales en y trouvant tout le plaisir qu'il se doit.

CONCOURS DE JOURNALISME 85

la presse

→ anesthésie locale quand j'étais convaincu que la nature avait commis une erreur. C'était illégal, mais je leur rendais service!»

Aujourd'hui, les docteurs Papillon et Brown exécutent chacun de 10 à 15 opérations de transsexuels par année mais ne sont plus seuls à assumer la responsabilité de ces maquillages en profondeur. Désormais, un transsexuel qui veut être opéré doit obtenir l'accord d'un psychologue ou d'un psychiatre.

En général, le processus de transformation comporte quatre étapes et s'étend sur plusieurs années. Tout d'abord, le transsexuel rencontre un psychologue ou un psychiatre une fois par semaine pour une période d'au moins six mois afin de déterminer s'il y a vraiment problème d'identité sexuelle.

Ensuite, l'individu identifié comme transsexuel consulte un endocrinologue qui lui prescrit des hormones. Celles-ci ont pour effet de développer ou de diminuer les glandes mammaires et la pilosité, d'altérer la voix, d'adoucir ou de renforcer la silhouette, de changer sensiblement le grain de la peau et des cheveux, d'augmenter ou d'amoindrir les impulsions sexuelles. Chez le transsexuel femelle (femme à homme), habituellement le clitoris grossit et les menstruations cessent.

Pendant cette période, on demande au patient d'assumer pleinement son nouveau sexe en l'affichant socialement. C'est l'étape de la conversion sociale; celle qui permet de voir si le fait de vivre «dans la peau» de son sexe cérébral rend le transsexuel plus heureux.

Après un an ou deux d'hormonothérapie, on procède aux interventions réversibles: ablation ou pose des seins et ablation de la pomme d'Adam. Ensuite vient la grande opération qui fera des organes sexuels mâles, un néo-vagin, et des organes sexuels femelles, un néo-pénis.

Ce genre d'opérations est-il couvert par l'Assurance-maladie du Québec? Depuis le 1er juillet 1984 le ministère des Affaires sociales ne s'engage à rembourser les frais de ces opérations que lorsqu'elles sont demandées par un psychiatre ou un psychologue et effectuées dans «un centre médical reconnu par le ministère». Or, la liste de ces centres «reconnus» n'a pas encore été faite. Aucune opération n'aurait donc dû être remboursée par le ministère. Pourtant, cette année, une vingtaine de transsexuels ont été opérés par les docteurs Brown et Papillon et les frais ont été assumés par la Régie. Il faut dire que ces interventions se font par étapes (ablation des seins, des ovaires, de l'utérus, vaginoplastie, fabrication de pénis, etc.). Pour chacune de ces étapes, l'hôpital n'a pas à mentionner si l'intervention est faite dans un cas de transsexualisme ou pour d'autres motifs, par exemple, accident ou cancer.

Un choc

La plupart des transsexuels mâles (homme à femme) se rendent au bout du processus mais beaucoup de transsexuels femelles choisissent de se faire enlever les ovaires et l'utérus mais de conserver leur sexe et d'apprendre à vivre ainsi. En fait, la

construction du néo-pénis est beaucoup moins réussie que la vaginoplastie.

«Quand Marcelle m'a montré des photos d'opérations de transsexuels femelles, ça m'a donné un choc. De la vraie boucherie!» Nick est un transsexuel femelle de 19 ans. L'an dernier on l'a délivré de ses seins après un an d'hormonothérapie. À la fin de l'année, on lui enlèvera les ovaires et l'utérus. Pour ce qui est du reste... «Aujourd'hui, j'accepte mon sexe à cent pour cent mais ça ne s'est pas fait du jour au lendemain. J'ai dû apprendre que ce n'est pas la forme mais le plaisir qui est important. Au début, ça me répugnait tellement que c'est à peine si je me lavais.»

Contrairement à ce qu'on pourrait penser, on opère maintenant presque autant de transsexuels femelles que de transsexuels mâles.

Aujourd'hui, au terme de sa métamorphose, Nick semble tout à fait épanoui. C'est un beau bonhomme aux yeux rieurs qui rêve de posséder sa propre compagnie de prêt-à-porter «androgyn».

«J'ai toujours été un p'tit gars. À quatre ans, j'ai piqué une crise terrible à ma mère, dans un magasin, parce qu'elle voulait m'acheter un maillot de bain de fille. À huit ans, le jour de ma confirmation, ils ont dû se mettre à quatre pour m'enfiler ma petite maudite robe blanche. À 14 ans, j'me cachais pendant des heures dans l'école pour ne pas aller à mes cours d'éducation physique avec les filles. Je portais une bande élastique pour aplatiser mes seins et je m'habillais presque toujours en complet pour dissimuler la forme de mon corps. À 17 ans, quand j'ai rencontré l'ATQ, j'envisageais de me suicider.»

Beaucoup de professionnels qualifient l'ATQ de ghetto. Ceux-ci affirment que l'organisme ne regroupe qu'une minorité de transsexuels qui prennent plaisir à s'afficher. Selon eux, le «vrai transsexuel» tait sa transsexualité pour fonctionner en société. Cette façon de voir les choses fait bondir Marcelle.

«En fait de minorité, ils peuvent aller se cacher! L'ATQ a présentement 135 dossiers d'ouverts. Ce que les psychologues ne savent pas c'est que leurs «vrais transsexuels» aboutissent ici quand la valve éclate.

«On ne peut pas faire un trou noir dans sa vie et oublier qu'on n'a pas toujours été ce qu'on est devenu. Tôt ou tard, il y a quelque chose ou quelqu'un qui te remet ton passé en pleine face, qui te rappelle que t'es ni un homme ni une femme, mais bien un transsexuel. Si t'acceptes pas ta situation, tu passes ta vie la tête dans le sable.

«Oui, je suis une militante de la transsexualité parce que je suis convaincue que tant que les transsexuels vivront comme des autruches, on n'aura pas notre place au soleil. On restera ceux et celles qu'on ne présente pas à la famille, au bureau ou à l'usine...»

Depuis quatre ans, l'ATQ a aidé, rassuré, conseillé et sur-

Ce reportage est le cinquième d'un groupe de six que LA PRESSE a retenus dans le cadre de son Concours de journalisme 85. Le concours était ouvert à deux groupes d'étudiants en communications de l'université Laval et de l'UQAM. L'auteur, Madeleine Roy, est étudiante à l'Université du Québec à Montréal.

corps qui ne leur ressemblait pas. Dans le petit appartement de Marcelle, «siège social» de l'ATQ, le téléphone sonne jour et nuit. Appel de détresse parce qu'on se retrouve avec des seins qu'on regrette de s'être fait poser; appel de détresse parce qu'on a oublié sa piqure d'hormones mâles et que son nouveau corps d'homme se mêle d'être menstrué; appel de détresse parce que la petite dernière de quinze ans déclare que ses seins et son sexe la répugnent. Non, la transsexualité n'est pas facile à

vivre. Marcelle en sait quelque chose.

«On n'a pas que le fardeau de notre corps à porter. Il faut faire face à une foule de préjugés. Les gens pensent qu'on est tous des détraqués, des pervers, des prostitués ou des homosexuels incapables de s'assumer. On nous confond avec les travestis qui déambulent rue St-Laurent et qu'on finit par retrouver avec un poignard dans le dos. Pourtant, notre seul problème c'est d'être nés dans le mauvais corps!»



«J'ai toujours été un p'tit gars. À quatre ans, j'ai piqué une crise terrible à ma mère, dans un magasin parce qu'elle voulait

Fabrication du néo-pénis

La construction du néo-pénis, moins bien réussie et plus compliquée que la vaginoplastie, se fait en deux temps.

Premièrement, le chirurgien pratique deux incisions sur l'abdomen du patient afin de dégager un lambeau de peau partant de la base du pubis. Le haut de ce lambeau n'est pas coupé immédiatement afin de laisser la circulation s'habituer à emprunter d'autres vaisseaux.

Lorsque le temps est venu, on dégage complètement le rectangle de peau et on en coud les bords de façon à former un tube qui, une fois rabattu, aura l'air d'un pénis.

L'entrée du vagin est alors partiellement recousue et la peau des grandes lèvres est ramenée sous le pénis, par dessus le clitoris, pour fabriquer un scrotum dans lequel seront insérés deux testicules de silicone.

Habituellement, on évite de prolonger le canal du méat urinaire jusqu'au bout du pénis parce que cette opération comporte de trop grands risques d'infection.

Ainsi, notre nouvel homme doit se contenter d'un pénis à jamais flasque et insensible, d'un clitoris recouvert, d'un vagin à demi refermé et d'un méat urinaire on ne peut plus féminin. Lors d'une relation sexuelle, il devra mettre une prothèse à l'intérieur de son sexe pour le maintenir en «pseudo-érection».

L'EMPIRE DES SENS

Serge Grenier



EXPOSITION I

L'art du laser

Il faut le dire: les cinq — bientôt six — maisons de la culture de la Ville de Montréal, malgré leur discrétion, proposent, à longueur d'année, un nombre considérable d'activités gratuites pour tous les publics. À la maison Notre-Dame-de-Grâce, par exemple, les meilleurs hologrammes du Canada présentent des oeuvres qui démontrent que le laser peut être aussi rayon de vie. De remarquables images tridimensionnelles qui, tout en nécessitant un éclairage approprié, se laissent admirer sans lunettes.

EXPOSITION II

Le photographe du siècle

Picasso donna son dernier coup de pinceau en 1973, à l'âge de 92 ans. Au Musée des beaux-arts, les pétillantes photographies d'un autre jeune artiste, toujours vivant, celui-là, avec ses 91 ans: le Français Jacques-Henri Lartigue. Il avait six ans lorsqu'il commença à jouer du petit oiseau. «Découvert» en 1960, il a, avec des dizaines et des dizaines de milliers de clichés, littéralement photographié le XXe siècle. Tendre, malicieux, ironique, il est à lui seul le plus beau manuel d'histoire qu'on puisse imaginer.

PROMENADE

La Tour de l'Horloge

À l'extrémité du quai Victoria, se dressant au-dessus d'un jardin — nouvellement aménagé — qui pousse une pointe dans le fleuve, la Tour de l'Horloge, érigée à la mémoire des marins morts pendant la Première Guerre mondiale. 194 marches mènent au sommet de la tour. À chaque palier, l'occasion d'en savoir un peu plus sur l'histoire du Port de Montréal. Ouverte jusqu'à 21 heures, on y voit l'impressionnant mécanisme d'horlogerie qui donne l'heure aux quatre points cardinaux et on peut y admirer le plus spectaculaire soleil à se coucher sur la ville.

SPECTACLE

Une star est née

En français comme en anglais, André-Philippe Gagnon a été couronné roi du 3e Festival Juste Pour Rire. L'organisateur, Gilbert Rozon, a versé un pleur; Drucker n'en revenait pas; en coulisse, les techniciens et les musiciens — des gens qui ne se laissent pas facilement émouvoir — avaient la chair de poule; des salles entières se sont levées pour l'applaudir; des promesses de triomphes américain et européen lui ont été faites. Ça faisait plaisir à voir: tous, mais absolument tous avaient le grand frisson. Il faut dire qu'il chante comme tout le monde comme personne. Il habite encore Québec; ça ne saurait durer.

RESTAURANT

Berlin est mûr

«101 ouest, avenue des Pins», le téléroman, est mort; vive le 101 ouest, avenue Fairmount, le restaurant. Probablement le seul authentique «Gasterhaus» de Montréal (Le Vieux Munich, angle Saint-Denis et Dorchester? Non, merci!). Il s'appelle Berlin. Au décor comme à la nourriture, deux qualificatifs s'imposent: rigoureux, vigoureux. Et même un troisième: raide. Beaucoup d'espace, quelques touches de néon, des blocs de ciment, un mur (de Berlin) à l'inscription autoritaire: «Die Mauer muss Weg» («Le mur doit disparaître»). Sévère. Petits appétits, laissez tomber! Porc, saucisses, choucroute, grosses légumes, gros desserts, grosses portions. Ouf! On en a pour ses Deutsch Marks.

LECTURE

Lire pour rire

Publié en 1984 et récemment réédité en livre de poche, un recueil d'humour involontaire de Jean-Paul Lacroix, «S comme sottise». 1500 bourdes, perles, coquilles, gaffes et lapsus hilarants auxquels nul n'échappe, hommes politiques compris. Comme ce président de l'Assemblée nationale française (Edgar Faure) qui s'écriait: «Un même espoir s'est levé aux quatre coins de l'Hexagone.» Et: «Qui a fait plus que moi pour les parents d'orphelins?»

CUISINE SANTÉ





Dire Straits... ou Happy Days

En 1977, année de leur formation, ils portaient bien leur nom. Les temps étaient difficiles, la récession faisait rage, la situation économique et son avenir étaient très noirs, bref les temps étaient durs, très durs, c'étaient les «Dire Straits». Aujourd'hui ils devraient s'appeler «Happy Days». Il faut dire que l'économie va beaucoup mieux et que leurs cinq disques précédents sont devenus «platine» dans une dizaine de pays, «or» dans une vingtaine d'autres, se vendant à des millions et des millions d'exemplaires, rapportant tout autant en beaux «bills du Dominion» et toutes sortes d'autres monnaies. S'il y a aujourd'hui groupe plus mal nommé qu'on me le dise.

Même la musique qu'ils font

ne correspond pas à leur nom. On s'attendrait à de la musique rauque, agressive, vengeresse même. Nenni. Point de «punk», point de «hard», de splendides envolées à la guitare, une basse balançante, des claviers onctueux, un orgue coulant comme un Brie bien fait, une réalisation délicatement ouvragée, des textes intelligents et bien écrits, une musique ravissante, le tout offrant une qualité nettement supérieure à la moyenne. Malgré tout cela le «Brothers in Arms» de Dire Straits me laisse un peu sur ma faim, laquelle a été provoquée par «Making Movies» et «Love over gold» qui m'avaient ouvert un appétit gargantuesque.

C'est une sensation difficile à exprimer que celle que je ressens. Ce n'est pas que le disque est mauvais, au contraire on

pourrait même le dire excellent, mais il y a un petit quelque chose qui manque, ou encore un petit quelque chose de trop. C'est probablement ça. Je vous disais que la musique est ravissante. C'est peut-être là que se situe mon problème. C'est trop ravissant, trop mignon, trop «cute». C'est pas assez mordant, incisif, mais comme c'est absolument ravissant, ça marche.

Mark Knoffler, l'âme dirigeante et pensante du groupe, réussit encore une fois, et peut être même plus cette fois-ci, la synthèse de ses diverses influences et inspirations. Il est la somme parfaite, l'ensemble plus grand que la somme de chacune de ses parties, de J.J. Cale, de Ry Cooder, de Eric Clapton pour ce qui est de la guitare, et de Bob Dylan, de Dr. John et de Arlo



Le groupe Dire Straits.

Guthrie pour la voix. Au total il se retrouve donc en assez bonne compagnie. Et, puisqu'il faut l'admettre, son jeu de guitare est absolument flamboyant.

La guitare de Knoffler est en

fait la pièce de résistance du disque. Elle sait se faire délicate dans «Why worry», irritante, lancinante et grincheuse dans «Money for Nothing», aérienne et envoûtante dans la chanson titre, énergique et sautillante dans «Walk of Life», un vieux rock n'roll style 50 à propos des rock n'roll style 50, paresseuse et lourde d'odeurs dans le très beau «Ride across the River», quant à moi la plus belle et intéressante pièce du disque. Toujours elle est mise en valeur par la réalisation, assurée par nul autre que le guitariste lui-même, Mark Knoffler.

Est-ce à dire par là qu'il n'y a sur ce disque que la guitare d'intéressante? Non, loin de là. La basse de John Illsley est toujours aussi magnifique, présente sans être étouffante et particulièrement remarquable sur «So far away». Un certain Sting, connu lui aussi dans le monde musical, chante sur «Money for nothing». Les frères Brecker, saxo et trompette aussi connu qu'un certain bandit de grand chemin dans les prisons de Ponce Pilate, y vont de leur participation, de même que l'ubiquiste Omar Hakim, qui depuis quelque temps orne de son nom la moitié sinon plus des pochettes de disques qui sont mises sur le marché.

Au total donc il n'y a rien à redire contre ce disque. Même que plus on l'écoute plus on se fait accrocher. Je ne sais pas, peut-être suis-je habité d'une certaine langueur, que le «spleen» s'est emparé de moi? Peut-être est-ce même parce que je vous écris tout cela en plein milieu de mes vacances, que quand vous allez le lire je ne serai plus en vacances, que ça me fait... suer, et que dans d'autres circonstances j'aurais été subjectivement plus favorable? Allez savoir. Ce que vous pouvez d'ailleurs faire en l'écoutant le «Brothers in Arms» de Dire Straits.

LES CHOIX DE GÉRARD LAMBERT

THE STANLEY CLARKE BAND

«Find Out!»
EPIC FE-40040

Il avait sûrement trouvé un truc avec ses premiers 33. J'avais réussi à l'écouter. Même à l'apprécier. Son jazz délirant, le joueur de basse infernal et incendiaire. C'était Stanley Clarke et il avait un... Seulement le truc, c'est pas tout. Surtout quand il devient systématique. Comme cette enième production. Scélératesse. Ennuyeuse. Décevante. Je l'ai mis. Je n'ai rien entendu. Je l'ai remis. Inlassablement. Rien ne m'a émoustillé. Pire que l'ennui. La lassitude. Toujours le même tapage. Le cafouillis. Le clafoutis. Il tousse et étouffe. C'est pas joli-joli...

SCORPIONS

«World Wild Live»
Mercury SRM28603
☆☆☆

Leurs quatre disques dans ce cinquième double live, souvenir de leur dernière tournée qui les a menés partout dans le monde. Il n'est pas difficile de faire une chronique passionnée de cet album. L'ambiance y est explosive. Un constat impeccable, la photographie sonore et toujours sous les meilleurs angles. Ce double album restitue les extraordinaires moments de démesure et le formidable déferlement d'énergie de ces cinq Allemands. C'est le disque live parfait pour les Scorpions celui qui vient à point, sorte de bilan, d'apothéose en séquence finale de toute une période du band. Un son bien agressif comme d'habitude, concision et efficacité des solos, qualité des enregistrements où la production n'a rien laissé au hasard. Un régal. Allez, merci Scorpions pour cette jolie carte postale, et bonne route.

THE BOX

«All the time all the time»
all the time»
ALERT BD-1003
☆☆☆☆

D'abord j'allume une cigarette... et en avant! Le deuxième disque du groupe montréalais est un album de rock contemporain. C'est aussi un chanteur, Jean-Marc avec une voix pleine et chaude en flagrant délire et qui ne vous lâche plus. C'est plein de couleurs dans les sonorités, un accompagnement chaud, et un plaisir évident à bâtir des mélodies qui accrochent. Il en résulte un album, qui devrait logiquement mener The Box sur la voie d'un succès qu'ils méritent. Ces types sont très forts. Ils savent vous accrocher l'oreille. Les textes ont des intentions louables, faisant face à la réalité quotidienne, sans souci des modes ou de «l'air du temps», on y trouve même une chanson sur une affaire judiciaire «l'affaire Demontier». Il doit bien y avoir finalement deux, trois, quatre, cinq... six bonnes chansons. Ce qui est largement suffisant pour couronner leur meilleur disque. Le secret? Une personnalité originale, comme il n'en émerge dans le rock québécois que deux ou trois fois tous les cinq ans. Pas à dire, ils sont vraiment très malins.

MEN AT WORK

«Two hearts»
COLUMBIA FC-40078
☆☆☆

«Two hearts» disons-le d'emblée, est le meilleur disque de Men at work depuis leur début. Après deux ans de réflexion voici un troisième disque. Un disque de groupe, avec une direction bien dessinée, et une nouvelle unité. Ils jouent du rock électrique et musclé délicieusement soutenu par une rythmique éclatée. Des musiques aux structures simples et débordantes d'énergie. Peut-être ne leur manque-t-il qu'un auteur car les thèmes sont un peu à la limite du cliché sociologique. Ces Australiens reprennent les exigences de grande virtuosité instrumentale et vocale et le goût pour la performance musicale. D'aucun ils n'ont ce qui a permis à ces groupes australiens aujourd'hui fameux de s'imposer rapidement et faire école: la personnalité, le style, l'éclair de génie qui fait l'originalité. Ce qui n'a rien à voir avec la classe professionnelle dont ils font ici l'éclatante démonstration.



DEUX VIES...

(2) Le pain blanc...

Mme Estelle Fleury, dont la fille, Lise, est professeur de céramique, a 77 ans. À la mort de son mari, il y a deux ans, elle a voulu apprendre cet art.

«Mon mari a été malade, impotent durant douze ans. Je ne le quittais jamais...» Une petite phrase de rien du tout mais qui en dit long. Et pourtant, le sort fut beaucoup plus doux pour Mme Fleury que pour Mme Desormeaux dont j'ai parlé samedi dernier.

Une enfance dorée

«Je n'ai connu aucun de mes quatre grands-parents; ils sont morts trop jeunes. J'en ai eu beaucoup de peine.» Son père était propriétaire d'un moulin à bois, à Louiseville. Elle passait tous ses étés dans cette ville. Elle est née à Montréal, rue Cherrier. Elle avait sept ans quand la famille a déménagé à Outremont.

Elle a étudié au couvent d'Outremont, chez les religieuses Jésus-Marie, durant deux ans. Ensuite, elle continua ses études, comme externe, dans un collège privé «Les Hirondelles», boulevard Saint-Joseph. Curieusement, j'ai connu cette institution située tout près de l'école de mon quartier. Pour nous, c'était les petites filles riches qui allaient chez «Les Hirondelles». Très huppée, cette maison d'enseignement! C'est en voiture, avec chauffeur privé, que Mme Fleury s'y rendait et en revenait. La maison d'Outremont était grande et les domestiques nombreux: une cuisinière, une femme de chambre, une femme de ménage, un jardinier et le chauffeur.

Malgré ce train de vie, Mme Fleury n'a pas été trop gâtée, dit-elle. «Ma mère nous obligeait à faire notre chambre.» Très jeune, dès son adolescence, Mme Fleury a fait de la peinture sur porcelaine. J'ai admiré, entre autres, un vase magnifique!

Sa mère a eu huit enfants; elle en a perdu cinq. Trois filles vivent encore. Mme Fleury a une soeur de 81 ans et une autre de 74 ans. «Je les aime bien mais je ne vivrais pas avec elles. Mais on se voit très souvent. On se téléphone tous les jours...»

Des rêves vécus...

Jeune, elle eut la chance, très rare à cette époque, de voyager avec ses parents. En 1923, elle

vit Paris! Son frère étudiait l'architecture dans la Ville Lumière. Il y a résidé huit ans. Ses quatorze ans, elle les a fêtés à Venise. Quel rêve... «Dans ce temps-là, c'était de vraies gondoles. Il n'y avait pas de moteurs.»

À Venise, tout comme moi, elle a vu un cortège funèbre en gondoles. «On l'a suivi jusqu'au cimetière» confie-t-elle. Outre la France, elle a donc vu l'Italie et la Suisse. C'est dans ce dernier pays que sa mère est tombée malade et fut hospitalisée un mois et demi. «Elle a failli mourir. Un évêque québécois que nous connaissions lui a fait boire de l'eau de Lourdes et elle a cessé de vomir immédiatement. Elle a guéri, alors qu'elle était à l'article de la mort. C'est un miracle!» affirme-t-elle de toute la force de sa Foi.

«J'ai eu une enfance heureuse. J'ai été très malade, la première année de ma vie; je suis restée très fragile. «Elle raconte: «J'ai eu deux mères: une tante «Tou-toune» que nous aimions autant que maman.» Celle-ci mourut la première.

Elle a connu son mari, un ingénieur civil, dix ans avant de l'épouser. Il la voyait tous les samedis. C'était là leurs fréquentations...

Encore le bonheur!

Mariée à 26 ans, elle aussi ignorait tout des fameux «mystères de la vie». Mais, confie-t-elle, «j'ai eu un mari si doux... si doux...» Ce qui sous-entend que les choses se sont bien passées. Encore une fois, la chance la servait. Elle a trois enfants, et quatre petits-enfants.

Voici une petite anecdote qui démontre que la jeunesse de toutes les époques a des traits communs. À 21 ans, elle put, étant majeure, disposer de l'héritage de son grand-père. Que fit-elle? Son premier geste: acheter une voiture et parcourir le Québec et les États-Unis.

«Après avoir entendu Mme Desormeaux, j'ai honte d'avoir eu une vie si douce...» Autour d'elle, on se récrie: il en faut des comme elle pour consoler les autres! Et puis, il ne faut pas oublier la parenthèse de douze ans après d'un mari impotent.

Mme Fleury a sûrement eu des peines dans son existence. Elle me parle de son ennui quand son mari a dû aller travailler six mois, à Galt, en Onta-

rio. «J'avais deux enfants à ce moment-là. J'attendais le troisième. Je me suis tellement ennuyée qu'après mon accouchement, je confiai le bébé à une tante et je partis avec les deux enfants pour le retrouver.» Bien entendu, Mme Fleury disposait d'une domestique pour l'aider.

Elle a eu une vie privilégiée. Elle en convient d'ailleurs avec bonne grâce. Elle pourrait être snob. Non. Elle est toute simplicité. Elle pourrait s'étendre sur le dévouement dont elle a fait preuve en soignant son époux. Elle reste discrète. Elle parle davantage de son bonheur.

Ainsi, en 1937, le ménage acheta une maison d'été au lac des Deux-Montagnes. On y alla durant dix ans. Puis, on la rendit habitable pour l'hiver et on s'y installa pour quinze autres années.

Apprendre...

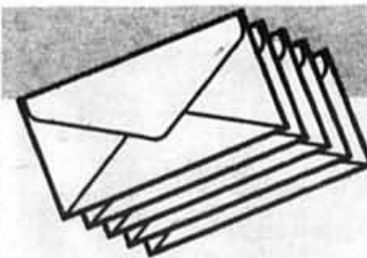
Après la mort de son mari, Mme Fleury s'est laissée convaincre par sa fille d'apprendre la poterie. «J'y viens deux ou trois fois par semaine... l'été surtout.» Je comprends. On est en pleine campagne; l'air est pur. On garde des chevaux, un âne, des chiens, des chats, des poules. On jardine. C'est la vie en pleine nature.

Actuellement, Mme Fleury habite Ville Saint-Laurent. Mais elle vient, conduisant sa voiture, en dépit de ses doigts déformés par l'arthrite. «Je n'ai presque plus de force dans ces doigts-là. Mais je n'arrive pas à rester à rien faire. Il faut que je bouge.»

À 75 ans, Mme Desormeaux et Mme Fleury regardent vers l'avenir. la première dit: Ce qui est passé est passé. Reste demain. Et l'autre soutient: «J'ai tellement été «chanceuse», tout m'est tombé du ciel. Vais-je devoir payer tout ça de l'autre côté de la vie?» Tout le monde rit.

On affirme qu'aussi longtemps qu'on a envie d'apprendre quelque chose, on ne vieillit pas. Ces deux personnes en font la démonstration éclatante. Aussi, on a mal à comprendre les jeunes qui délaissent le collège, s'enfermant volontairement dans l'ignorance. Serait-ce qu'ils sont déjà si vieux?

Pour moi, je pense avoir rencontré deux êtres d'élite, deux femmes ordinaires mais à leur façon, extraordinaires. Elles n'en ont pas conscience! Et je pense qu'il y en a d'autres comme elles...



On adresse le courrier à
Yves Leclerc
La Presse - PLUS
44 ouest, rue Saint-Antoine
Montréal, Qué. H2Y 1A2

Bonjour Madame,

J'aimerais savoir pourquoi les personnes âgées ne sont pas libres d'être placées là où elles le veulent?

Moi, j'aimerais que ma mère soit placée dans un centre d'accueil pour qu'elle puisse profiter des quelques années qu'il lui reste; elle circule encore et elle aime bien chanter. Cependant, le CLSC nous informait, la semaine dernière, qu'elle ne peut être acceptée dans un tel centre, à la suite de l'évaluation de son médecin. Elle doit être placée dans un hôpital pour malades chroniques (soins prolongés).

Ma mère est atteinte de la maladie d'Alzheimer et elle n'a que 64 ans. J'ai visité quelques centres hospitaliers et toutes les personnes que j'ai vues semblaient très très malades. Si on la place avec des personnes aussi malades, son état ne va-t-il pas se détériorer encore plus? Une réponse le plus tôt possible serait grandement appréciée.

J.C.

R — L'abondance du courrier et le peu d'espace dont je dispose pour répondre à mes correspondants m'imposent des délais que je regrette infiniment. Veuillez me pardonner. Cependant, je ne crois pas que mes propos auraient changé la situation.

À la question du début de votre lettre, je réponds simplement: parce que nous n'avons pas suffisamment de places dans nos établissements. Les Centres d'accueil, depuis plusieurs années, ne reçoivent plus que des cas de plus en plus sérieux. Les autres... on les laisse chez elles, jusqu'à ce que leur état soit de-

venu plus grave. J'ai l'air d'être cynique mais c'est là la triste réalité. Inutile de souligner que la prévention en prend pour son rhume!

D'autre part, la maladie de votre mère est appelée à s'aggraver. Le fait qu'on veuille l'envoyer dans un CHSP (hôpital de soins prolongés) me paraît un indice sérieux. Ce n'est d'ailleurs pas uniquement le médecin qui en décide mais une équipe multidisciplinaire.

Si elle entrait dans un centre d'accueil, il faudrait peut-être, ultérieurement, la transplanter à nouveau. Ces changements de milieux sont rarement bénéfiques aux malades. Dans un CHSP, on est plus en mesure de lui prodiguer les soins que requiert son état. Du moins, je le suppose.

On connaît depuis peu la maladie d'Alzheimer; on en ignore la

cause. Je vous suggère de vous adresser à la Société Alzheimer de Montréal (1195, bis, rue Sherbrooke, ouest, Montréal H3A 1H9 (Tél.: 849-0498) où l'on pourrait vous aider à comprendre l'évolution de la maladie de votre mère et vous indiquer comment lui apporter le support de votre amour.

D'autre part, inversez la situation et songez comme il est triste pour beaucoup de nos aînés, à qui ce sort tragique a été évité, de vivre continuellement avec des gens dont l'esprit a sombré. Je vous plains de tout mon cœur et vous souhaite bon courage...

Chère Madame,

Pouvez-vous m'expliquer comment il se fait que le gouvernement, qui coupe à droite et à gauche dans les hôpitaux, permet que l'on soit obligée de faire jouer la «castonguette» chez l'omnipraticien de notre choix, à seule fin d'être admis à consulter un spécialiste? Si on doit se faire enlever un bouchon de cire dans les oreilles, ce qui m'arrive aux deux ans, alors que l'oto-rhino a déjà un dossier à mon nom, pourquoi suis-je obligée de recommencer cette singerie chaque fois?

On m'a dit que c'était pour éviter que les gens abusent et dérangent les spécialistes pour un oui ou pour un non. Grand Dieu, quand on a mal aux oreilles, on ne va pas voir un cordonnier, et quand le cœur va plus ou moins, on ne va pas consulter un dentiste ou un orthopédiste! J'aimerais que vous éclairiez ma lanterne à ce sujet.

J.C.A.

R — La réponse qu'on vous a donnée est en grande partie valable. Je m'étonne, cependant, qu'après une première visite chez un spécialiste, on vous oblige chaque fois à revoir un omnipraticien.

Cependant, je crois que les omnipraticiens sont habilités à enlever du cerumen dans les oreilles. Pour ce qui est de votre état cardiaque, tout dépend de sa gravité. Il peut ou non requérir les soins d'un spécialiste.

J'ajoute que le spécialiste reçoit plus d'argent si le client est référé par un généraliste. Mais après, s'il doit revoir cette personne, je comprends mal qu'il ait besoin d'une référence.

Je vous suggère d'éclaircir votre cas avec la Régie de l'Assurance-maladie dont vous trouverez le numéro de téléphone dans l'annuaire téléphonique.

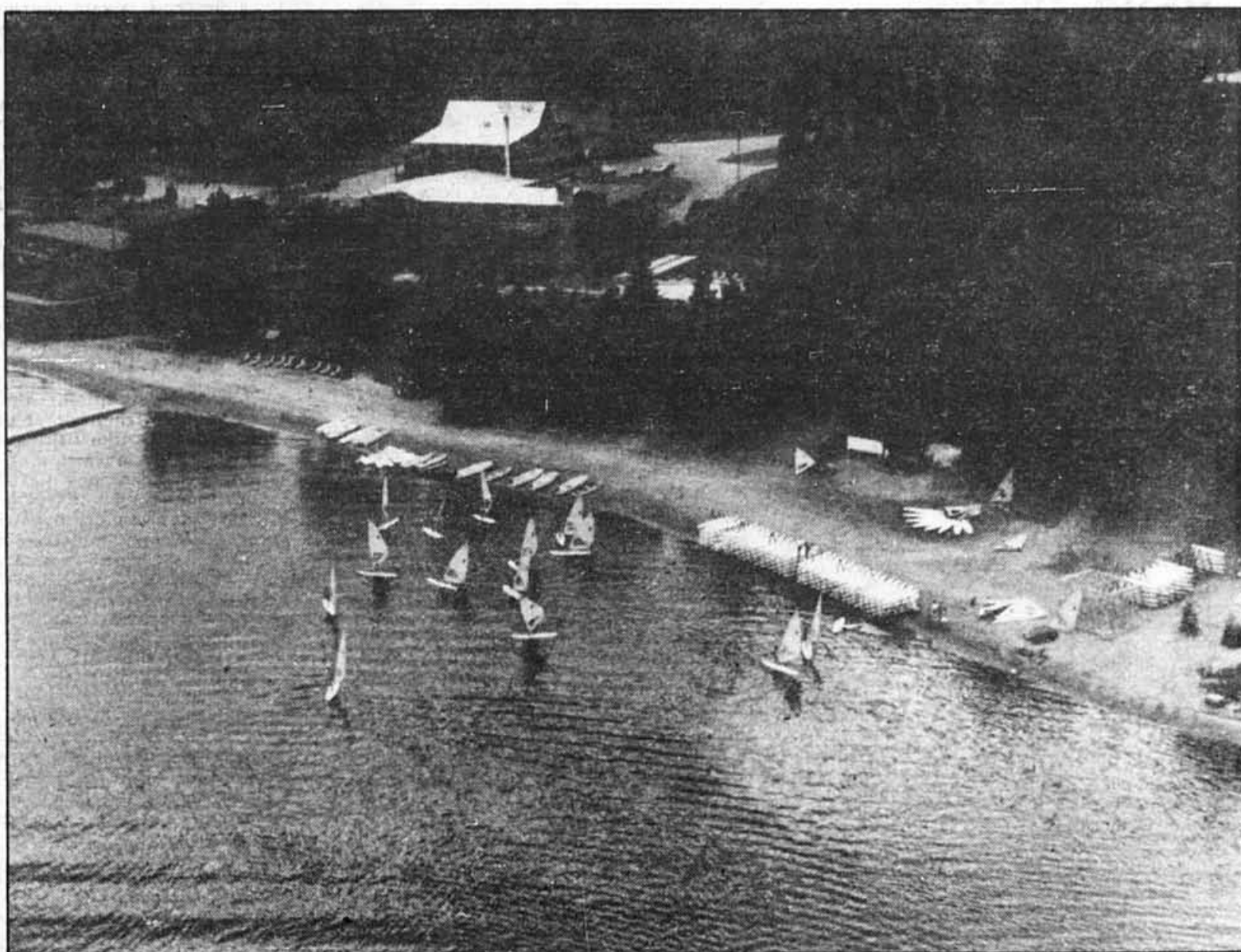


Montez sur les planches

Elle glisse, danse, vole et joue avec l'eau et le vent bien mieux que la planche de surf — son ancêtre d'ailleurs — disent les mordus. Des mordus qui se multiplient au fil de l'été, même si le temps joue, lui, au capricieux! S'inscrivant il y a deux ans comme la reine des plaisirs aquatiques, elle en devient véritablement cette année la déesse. La planche à voile au Québec, cela veut dire: 30 000 personnes certifiées annuellement à travers le réseau des écoles et des clubs et 100 000 personnes qui s'y adonnent, hiver comme été. Cela veut dire aussi: 100 écoles homologuées par la Fédération de voile du Québec — il y en avait 50 en 83! —, 425 enseignants accrédités par la même fédération — qui n'en revient pas! — et près de 50 clubs membres. Des clubs qui permettent à tout le monde de pouvoir s'initier facilement et à bas prix à cette folie aquatique à laquelle, dit-on, on devient «addicted» en peu de temps. «Jeunes — dès l'âge de douze ans —, femmes et hommes, handicapés auditifs ou visuels — il existe des planches tandem — et mésadaptés sociaux-affectifs peuvent pratiquer la planche à voile, avec plus ou moins d'encadrement il va sans dire», dit un porte-parole de la F.V.Q. mais comme ce cheval de mer coûte cher — \$700 à \$1750 —, il peut heureusement louer dans les écoles ou les clubs disséminés à travers la province. À vous de frapper à la bonne porte!

Fan Club: autobus, enseignants et planches

Considérant qu'il en coûte \$10 et plus de l'heure pour une leçon de planche à voile dans la plupart des écoles du Québec, que ces écoles ne fournissent pas le moyen de transport pour vous rendre sur les lieux où se donnent les cours et qu'une fois la leçon terminée, vous devez payer pour continuer à «plancher», il est avantageux, je crois, d'opter pour la formule «club». André Felteau, de la F.V.Q., est d'accord avec moi là-dessus. À Fan Club, par exemple, le plus gros centre de voile en Amérique, on peut recevoir jusqu'à 700 planchistes par jour! Ici, tout est mis en oeuvre pour



«Fan Club» a choisi le lac Ouareau, à Saint-Donat, comme lieu d'enseignement et de pratique de la planche à voile.

que ça roule et que les véliplanchistes ne soient pas déçus: on tente de vous donner le plus — enseignement, équipement, encadrement, sécurité maximale et autobus sont compris dans le forfait — pour votre argent.

Le système est fort ingénieux. Beau temps, mauvais temps, 25 animateurs-moniteurs accrédités par la F.V.Q. ne se contentent pas de vous donner une heure de leçon, c'est toute la journée qu'ils sont à votre disposition afin que votre initiation ou votre perfectionnement en planche à voile se poursuive efficacement, agréablement et en toute sécurité. Pour \$29.94 — retenez bien ce prix! — vous avez droit, non seulement à l'enseignement, à l'équipement (planche et veste de sécurité), à la pratique s'étalant sur toute la journée, mais aussi au transport aller-retour du Grand Montréal au lac Ouareau, à Saint-Donat, section Mont La Réserve. Sans parler de la baignade dans le lac ou dans la piscine, des parties de ballon-volant, de aki ou de frees-

bee, du «beach-party», du visionnement de films-vidéo sur la planche à voile — les jours de pluie — et des démonstrations acrobatiques exécutées sur l'eau par l'équipe dynamique de moniteurs!

Une journée de plein air

Quel plaisir de prendre l'autobus en compagnie de gens assoiffés, comme vous, de plein air et d'eau non polluée! Quel plaisir d'arriver au lac Ouareau bordé d'arbres touffus, de choisir sa planche, sa section — débutant, intermédiaire, avancé ou expert —, de passer la matinée à danser sur l'eau sous le soleil, puis de pique-niquer sur la plage en famille ou entre nouveaux amis! Si le coeur vous en dit, vous pouvez ensuite disputer une partie de aki ou de ballon-volant avant de retourner à votre planche folle. Certains aiment faire un tour de pédalo, de canot ou de chaloupe (\$5/heure) à un moment donné de l'après-midi. «Cela repose», disent-ils,

«Fan Club» a comme père-fondateur un jeune amoureux de

nature désireux de faire bénéficier à plus de gens possible des plaisirs de la planche à voile. Eric Chartrand a maintenant une quarantaine de gens qui travaillent avec lui afin que la qualité de l'équipement et du déroulement de la journée soit toujours sans faille. Armés d'émetteurs-récepteurs, des moniteurs membres de la Patrouille canadienne de planche à voile, à bord de chaloupes motorisées sillonnent constamment le plan d'eau afin de porter secours, s'il y a lieu, à un planchiste en péril et de veiller à ce que tout se passe bien à quelque niveau que ce soit. Précisons que «Fan Club» est le seul club doté, au Québec, d'une patrouille de planche à voile.

Par ailleurs, afin que votre planche soit facile à manier — traduisez «adaptée à votre niveau d'apprentissage» —, Eric Chartrand a choisi de mettre à votre disposition trois planches, selon que vous soyez débutant, intermédiaire ou expert: la Magic Blue, la Quattro Gold et la

Racy Pink. Toutes trois de marque «Eon» qui fabrique maintenant des planches munies d'éoliennes afin que le vent soit votre complice dans la recherche du parfait équilibre des forces. Un savant dosage de trois matériaux, l'emploi de lattes forcées pour qu'elles conservent en tout temps une forme optimale, l'élimination de la turbulence autour du mat et la diminution de l'espace habituellement perdu entre la voile et la planche assurent aux éoliennes une qualité dont on peut rapidement se rendre compte.

Un dernier mot sur les circuits quotidiens des autobus de «Fan Club». Vous pouvez partir de Montréal (métro Berri ou Crémazie) à 7h45, tous les jours, et de Brossard, Longueuil, Laval, Terrebonne, Pointe-Claire, Côté St-Luc, Anjou ou Repentigny à différentes heures en début de la matinée. Retour: 6 h. Bonne journée de planche à voile!

INFORMATION: «Fan Club»: (514)328-1111.

JEAN-LOUIS GAGNON



LES APOSTASIES

TOME I

Les Coqs de village



VIENT DE PARAÎTRE
aux Éditions La Presse

*La vie au Québec
et au Canada
depuis cinquante ans
vue par un observateur hors pair.*

Les Coqs de village

Les Coqs de village, tome I des Apostasies, titre général des mémoires de Jean-Louis Gagnon, s'arrête à l'entrée en guerre du Canada en 1939. La victoire de l'Union nationale en 1936 avait mis fin à quarante ans de régime libéral. La défaite de Maurice Duplessis, dès 1939, ramène Adélard Godbout au pouvoir. Ces quelques années apparaissent à l'auteur comme une parenthèse de liberté qui se ferme en 1944 quand Duplessis reprend la barre. Retour à la Grande Noirceur. Pour Jean-Louis Gagnon, c'est le temps où les protestants qui deviennent catholiques se convertissent, tandis que les catholiques qui deviennent protestants apostasient; l'époque où les Canadiens de langue anglaise font figure de civilisés quand ils sont bilingues, mais les Canadiens français de traîtres lorsqu'ils parlent l'anglais sans trop d'accent.

Mêlé à tous les combats qui, depuis cinquante ans, ont changé la vie au Québec comme au Canada, Jean-Louis Gagnon, tour à tour humoriste et polémiste, multiplie les anecdotes qui font revivre les hommes politiques et les écrivains qu'on est en train d'oublier.

296 pages

EN VENTE PARTOUT

OFFRE SPÉCIALE AUX ABONNÉ(E)S DE LA PRESSE: 20% DE RÉDUCTION

COMMANDEZ PAR TÉLÉPHONE

Service rapide et efficace

285-6984

Économisez temps et argent en commandant vos livres des Éditions La Presse par téléphone. Vous n'avez qu'à composer le numéro 285-6984, donner votre numéro de carte VISA ou MASTERCARD et le tour est joué. Ce service vous est offert du lundi au vendredi de 9 h à 16 h. Prière de noter que les échanges et remboursements ne sont pas acceptés.

BON DE COMMANDE 511

Veuillez me faire parvenir () exemplaire(s) de «LES APOSTASIES» au prix de 12,95\$ chacun, plus 1\$ pour frais de poste et de manutention.

() Je suis abonné(e) à LA PRESSE. Veuillez me faire parvenir () exemplaire(s) de «LES APOSTASIES» au prix de 10,35\$ l'exemplaire, plus 1\$ pour frais de poste et de manutention.

No d'abonné(e).....

IMPORTANT: Joignez à cette commande un chèque ou mandat payable aux Éditions La Presse, Ltée.

Vous pouvez également utiliser votre carte de crédit comme mode de paiement.

MASTERCARD No.....

VISA No.....

À retourner aux:

Éditions La Presse, Ltée, 44, Saint-Antoine ouest
Montréal, Québec H2Y 1J5

NOM.....

ADRESSE.....

VILLE.....

PROVINCE.....

CODE POSTAL.....

TÉL.....

TOTAL ci-joint.....\$

(Plus 1\$ pour
frais de poste et
de manutention)